

Abbé André Merlaud

REGARDS D'AMI



L'Abbé

Joseph Landuré

de Kerniliz



Un jeune prêtre pendant la guerre
1939-1940

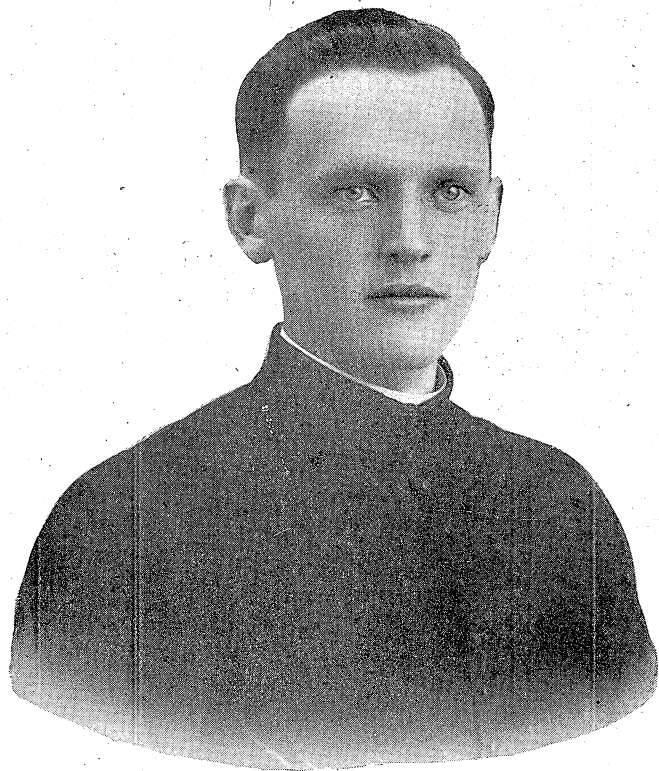


Quimper, Imprimerie Cornouaillaise
1941

L'Abbé Joseph Landuré

Gaul

L'Abbé Joseph Landuré



L'Abbé Joseph Landuré

(1915-1940)

(Photo Fichoux, Lesneven)

Abbé André Merlaud

REGARDS D'AMI



L'Abbé
Joseph Landuré
de Kernilis



Un jeune prêtre pendant la guerre
1939-1940



Quimper, Imprimerie Cornouaillaise
1941

LETTRE
DE SON EXCELLENCE MONSIEUR DUPARC
Evêque de Quimper et de Léon,
à M. l'Abbé Mazéas, Recteur de Kernilis.

EVÊCHÉ
DE QUIMPER
ET DE LÉON

Septembre 1940.

†

CHER MONSIEUR LE RECTEUR,

Veillez dire à Monsieur le Maire de Kernilis et à toute la paroisse ma fierté, mon admiration et mes paternelles condoléances.

Je dirai la messe pour l'âme de votre jeune prêtre, quoique son héroïsme sacerdotal semble lui avoir ouvert toute grande la route directe du Paradis.

Cette mort est d'une beauté incomparable, plus belle que celle des Croisés les plus saints ; et vous en avez retracé les détails avec un cœur de père.

Je bénis la famille et la paroisse en deuil, et je vous assure très affectueusement de mon paternel dévouement en Notre-Seigneur.

† **ADOLPHE,**
Evêque de Quimper et de Léon.

LETTRE
DE SON EXCELLENCE MONSIEUR DUPARC
à l'Auteur.

ÉVÊCHÉ
DE QUIMPER
ET DE LÉON

†

7 Octobre 1940.

MONSIEUR L'ABBÉ,

Votre témoignage sur notre jeune prêtre Joseph Landuré fera du bien à tous ceux qui le liront, à ses camarades du temps de guerre, comme à ses parents et amis de Bretagne.

A travers le soldat, vous avez laissé continuellement apparaître l'apôtre. Je suis tout ému de la façon dont il a compris son rôle dans un état si contraire à sa vocation sacerdotale, mais où il a dû faire circuler, par un esprit de sacrifice inspiré tout entier de l'Evangile, une plénitude de sens surnaturel digne des martyrs de l'Eglise primitive. Il a trouvé en vous un ami qui fut pour lui l'appui fidèle des temps d'épreuves et le confident de ses joies apostoliques.

En vous félicitant des pages si élevées et si aimantes que vous avez consacrées à sa mémoire, je tiens à vous bénir, ainsi que vos lecteurs, et je vous assure de mon paternel et respectueux dévouement en Notre-Seigneur.

† ADOLPHE,
Evêque de Quimper et de Léon.

In Memoriam...

« A celui qui s'est tu, cette voix qui
chante pour lui... »

(Ps. L. v.)

(Patrice DE LA TOUR DU PIN.)



Eglise catholique
en Finistère

Avant-propos

Une ascension passionnée vers les cimes... quelques mois de labeur infatigable sur des âmes que la guerre avait étrangement bouleversées... de longues journées de lutte traversées par des actions dont toute la grandeur ne sera jamais connue, puis une chute à pic, sous le feu du combat. Telles furent les grandes lignes de la vie de l'abbé Joseph Landuré.

Les pages qui vont suivre sont comme des « regards parlants ». Le cahier d'un ami qui se penche sur le passé de son frère d'armes... On y trouvera des émotions, des images, des vues enregistrées sur le vif. On suivra une âme sacerdotale dans les grandes étapes de son itinéraire de lutte et de triomphe, plutôt qu'une vie complète se déroulant au fil des jours !

Au début, la guerre semblait chercher ses champs de bataille, et il eût été banal de reproduire ce cliché que tout le monde avait saisi, soit dans la monotonie obscure des communiqués, soit dans la périodique correspondance des soldats.

Dans cette vie retracée à gros grains, il y a des temps morts, des espaces neutres : le lecteur pourra laisser son imagination retrouver la vraie réalité des jours sans histoire, quand il aura devant les yeux « les traits dominants » de l'héroïque en-allé.

On trouvera des silences dans ces pages ! Il y en avait aussi dans la vie de l'abbé Landuré. Mais reposez-vous un instant dans ces silences et vous sentirez frémir des actions cachées et leurs paroles secrètes, vous verrez des traits brûlants et forts jaillir de lui à vous, comme les étincelles de deux roches qui se heurtent.

Tout le but de ces pages est de faire revivre une physionomie de prêtre-soldat, de prolonger ses frissons, son souffle et son exemple au-delà même du déclin de sa vie, de conduire ceux qui l'ont connu et aimé, partout où il a passé, jusqu'à cette ascension suprême où tout s'achève dans la gloire.

Puissent ces pages développer dans l'esprit de tous les jeunes qui les liront le sens et l'amour du devoir, accompli jusqu'au bout.

Et que l'image de cet apôtre qui savait magnétiser les autres par la douceur, entraîner les corps par les vertus de son âme, reste au milieu de nous pour émerveiller les cœurs épris d'idéal.

Prologue

Kernilis, paroisse de 850 âmes, a gardé « la foi de nos ancêtres » et leur dévotion mariale. Trois détails : tout près, elle vénère la chapelle de N.-D. du Grouanec, en Piouguerneau, qui appartient comme elle à la juridiction des Vicomtes de Coatkénan ; c'est à une religieuse bénédictine du Calvaire, Anne de Goulaine, dont la famille habitait le château de Kervaon (Carman), en Kernilis, que la Vierge apparut pour demander que Louis XIII consacrat le royaume à son Assomption ; N.-D. du Folgoat n'a pas de pèlerins plus empressés que les chrétiens de Kernilis, au 8 Septembre, comme aux cinq dimanches de Mai.

La famille Landuré demeure à Kergouesnou, non loin du bourg : Kenan, Gouesnou, Jaoua, Hellé, Ténénan, Brévalaire, sont des saints du pays, les Pères de la Patrie ; François Landuré, père de notre ami, est le maire très aimé, très respecté de la commune. Le 29 Mars 1915, lorsque son fils Joseph naquit, premier d'une belle couronne de neuf enfants, c'est aux tranchées d'Albert, dans la Somme, que l'heureuse nouvelle fut adressée ; l'enfant avait dix mois, quand il reçut le premier embrassement du soldat, en prononçant le plus aimé des noms : *Jézus*, bientôt suivi des mots si doux : *Tad* et *Mamm* (père, mère). Le jour du baptême, 30 Mars, la terre était couverte de neige : la mère souhaita que son premier-né gardât toute sa vie son âme blanche comme la neige. Comme l'abbé Laot, oncle de l'enfant, était mort en 1912, quelques mois avant d'être ordonné prêtre, le nouveau Joseph fut offert pour le remplacer, si Dieu voulait, par les sœurs désolées et confiantes du diacre trop tôt disparu.

Quelle joie de chanter les cantiques bretons, de « faire » la messe et la procession avec la grande sœur Marie, de

deux ans plus jeune : le *Pater* était chanté comme à l'église, et parfois le *Gloria in excelsis*, plus difficile !

L'Angélus, Joseph n'y manquait pas dès l'âge de cinq ans, même sur la route, et Marie qui avait trois ans, fut bien grondée et convertie, un jour qu'elle avait ri de cette fidélité ! Mme Landuré habitua son fils à l'aider, « comme l'Enfant-Jésus aidait la Sainte Vierge », et le jour qu'il reçut en récompense une image de Marie filant sa quenouille et de l'Enfant-Dieu tenant le balai, ce fut un émerveillement : Dieu a balayé !

Cette dévotion n'enlevait rien à Joseph de la pétulance et de l'amour du jeu, du vif-argent de sa nature et de son âge. Quand M. l'abbé Habasque, venu se reposer chez son frère, près du bourg, voulut photographier l'enfant, impossible de le faire tenir en place... Une brouette miniature mise dans ses bras, des fleurs plein la brouette, le petit oublia le photographe et se perdit dans la contemplation : — Tu es pris, mon ami !

Tout petit et jusqu'à la fin, il eut le goût de la musique et du chant. Une voix juste et sûre, de la mémoire, un sens profond de la mélodie, plus tard une étude et des exercices assidus qui développèrent un organe magnifique au timbre inoubliable, ce don du ciel lui parut toujours un moyen d'apostolat. Il n'aimait pas les solos, il s'y résignait. Mais chez lui, pour récréer ou consoler les siens, au Patronage, dont il fut vite une des humbles étoiles, à l'église pour la louange de la gloire de Dieu, il se donnait de bon cœur. Pendant ses vacances de collégien, après le repas du soir — autour du foyer en hiver, autour de la table en été — les parents et les enfants se groupaient pour écouter ses chansons et surtout ses cantiques à la Vierge. Il invitait ses frères et sœurs, et maman aussi, quand il la sentait moins heureuse, à chanter de même. Et puis, tous en chœur, entonnaient le *Magnificat* et le refrain processional *D'hor mamm santez Anna* ; ils récitaient les Grâces et la prière du soir en commun ; et les Anges admiraient.

A cinq ans, Joseph Landuré fut envoyé chez sa grand-mère, à Lannilis, pour qu'il pût profiter de bonne heure

du bienfait de l'école chrétienne. L'institutrice de Kernilis, peu contente, vint affirmer à la mère que son fils allait l'oublier et ne l'aimerait plus : « A l'école chrétienne, répondit-elle, il apprendra à aimer le bon Dieu ; l'enfant qui aime Dieu, aime aussi sa mère ». D'abord, ce fut l'école maternelle de la vieille et chère Sœur Théodora, de Pâques 1920 aux grandes vacances ; puis l'école Saint-Antoine, dite toujours « des Frères », jusqu'à Juillet 1926 ; chez eux, il communia pour la première fois à six ans, et il s'habitua aussitôt à la réception fréquente de l'Hostie. Le jour de sa communion solennelle, 13 Mai 1926, il fut dououreusement surpris : « le bon Jésus » ne lui avait pas parlé dans son cœur ! « Je n'ai pas entendu sa voix, dit-il à sa sœur Marie, il ne m'a pas dit d'être prêtre ! » La théologie de sa cadette ne suffisant pas, c'est la mère très sage qui donna l'explication, et toute la joie du beau jour resplendit.

Bien entendu, Joseph se plaisait aux travaux de la ferme. A neuf ans, il conduisait les chevaux à la charrue, le père tenant les mancherons. A dix et onze ans, il liait les gerbes de blé ; aux jours de battage, du haut du manège, il surveillait les chevaux, c'était merveille de le voir. Plus tard, il prit sa part des travaux les plus rudes.

Il fut « mis sur l'étude », selon l'expression bretonne, par M. l'abbé Cléach, alors vicaire de Lannilis, depuis recteur de Tréméoc, qui lui donna les premières leçons de latin et le conduisit au Collège de Lesneven, en Sixième, au mois d'Octobre 1926. M. et Mme Landuré furent heureux d'offrir leur premier-né au bon Dieu, malgré le dur sacrifice. Là, comme au Pensionnat Saint-Antoine, la sympathie unanime l'entoura. Bon cœur et bon caractère, du bon sens, déjà une vraie maîtrise de soi, le don de consoler et d'encourager, l'éloignement du mal, le goût fervent de l'Eucharistie et de la communion quotidienne, la gaieté, l'esprit, le travail... sans paraître s'en douter, il était quelqu'un dans ce milieu fermé : il promettait d'être un prêtre digne de ce nom. Cependant, lorsque le baccalauréat conquis en 1932-33, il fut reçu au Grand Séminaire, il répéta cette

humble exclamation : « Comment l'Eglise peut-elle accepter un chenapan comme moi ? »

Joseph Landuré, séminariste exemplaire, reçut le sous-diaconat en Juillet 1928. Il ne cessait de réclamer des siens l'aide constante de leurs prières. « J'ai reçu aujourd'hui mon bréviaire, leur écrit-il le 15 Mai 1938... C'a été une douce émotion pour moi de recevoir cet office divin que je devrai dire tous les jours de ma vie. Croyez bien que je fais de mon mieux pour m'y préparer : sûr de l'appui de vos prières, c'est en toute confiance que je travaille et que je prie ». Avant le diaconat, il insiste : ...« Que le bon Dieu ne me trouve pas trop indigne de lui, à la fin de cette retraite... Que je ne manque jamais au devoir d'édification et de bon exemple ». Il paraissait tout changé, après ces grâces, et pourtant il disait à un ami : « Vois-tu, j'ai déjà fini mon temps de Séminaire, et je ne sais rien ; je n'ai presque rien lu ; je ne connais presque pas les auteurs spirituels. »

Par l'apostolat des colonies de vacances, auprès des enfants de Saint-Louis de Brest, comme de ceux de Lannilis, au fort de Kermorgant du Conquet, comme aux dunes de Sainte-Marguerite de Landéda, il se préparait avec amour aux tâches futures, éducateur paternel et avisé. Pour sa jeune sœur Reine, qu'un accident de route avait failli enlever à l'affection familiale, pour son père affligé d'une gênante misère, il trouvait les mots qui réconfortent et qui élèvent. « Si nous étions des saints, nous remercierions Dieu de nous envoyer la maladie. Je ne sais plus qui disait : Comme la santé est un don de Dieu, la maladie en est un autre ». Paroles profondes de saints, qui savaient le prix de la souffrance généreusement acceptée. »

Un fervent pèlerinage à Lourdes, en 1938, fut l'ultime et douce préparation mariale à l'ordination sacerdotale. Le 18 Juin 1939, le jeune diacre rappela au prêtre aimé, son premier professeur de latin, le mot qui avait tant frappé Saint François d'Assise : « François, pour être prêtre, il faut avoir une âme pure et nette, comme ce cristal ». Quand il reçut l'onction, le 1^{er} Juillet, il put

entrevoir sa prière exaucée : « Que Dieu, qui va me revêtir de sa puissance, me revête davantage de sa sainteté ! » Le 12, les abbés des cantons de Plabennec et de Lannilis se réunirent dans le bois de Kergadou, à l'ombre d'un vieux chêne. Devant eux, le nouveau prêtre évoqua les ancêtres, dans la langue natale :

— « *Hor zent koz a zo e guirionez Tadou hor Bro. D'ez eo e tleomp ar pezh a zo a vella en hon eneou : hor feiz katolik eo ez eo.* »

« Nos ancêtres, continua-t-il, l'ont défendue intrépidement. Ils nous ont appris aussi à vivre de peu, du fruit de notre peine et de notre travail : vertus qui font les peuples grands et beaux. Jamais, nous ne leur serons trop reconnaissants. Leur foi est toujours vivante en Bretagne : comme le dit chaque semaine le *Courrier du Finistère* :

*Stard eo hor c'halon en hor c'hreiz,
Startoc'h c'hoaz ar groaz en hor Breiz.*

Ferme est notre cœur dans notre poitrine,
Plus ferme encore la croix dans notre Bretagne.

Enfin, il concluait : « On ne peut pas connaître notre pays si l'on ne connaît pas les Saints qui ont vécu ici et qui « ont façonné sa terre ». Toute la causerie dénote un esprit non médiocre, une réflexion déjà profonde, un cœur breton digne des aïeux.

Quelques semaines plus tard, comme il s'occupait de faire répéter une pièce au Patronage, des enfants lui annoncèrent que les affiches appelaient sa classe de mobilisation. Il répondit : « Bien, mes enfants », et il continua le travail du moment. Puis, il prit congé de la grand'mère qui avait veillé sur sa petite enfance, comme sur celle de sa mère, — de son père qui avant lui avait connu la guerre, — de sa mère deux fois atteinte par le fléau, — des frères et des sœurs dignes de lui. « Combien je suis heureux d'être prêtre, leur dit-il. Et vous aussi, soyez heureux de m'avoir vu prêtre : c'est une grâce si belle ! »

A ses amis du 12 Juillet, à Kergadou, il avait rappelé le devoir : « Etre des saints et faire des saints ! Le maître annonce : « Oui, je viens bientôt », dans l'Apocalypse de Saint Jean ; et l'âme répond : « Amen, venez, Seigneur Jésus, venez ! » Demandons aujourd'hui que nos lèvres se ferment sur ces paroles, quand l'heure sera venue ». Ce petit livre d'un ami ne fera que redire l'amen de l'abbé Joseph Landuré au divin Compagnon de sa route ensanglantée...

CHAPITRE I

Quelques traits dominants

« Je vous supplie de me donner cette douceur des âmes qui n'auraient jamais eu besoin de la chercher. »

(Patrice DE LA TOUR DU PIN.)

I

« Ce qui m'a le plus frappé dans la personne de ce prêtre, disait, quelques instants après sa mort, son capitaine, c'est sa douceur ». « Ne pas éteindre la mèche qui fume encore » semblait être la devise même de son action.

L'abbé Joseph Landuré avait en effet ce don magnifique de conquérir les âmes par la douceur : elle est allée parfois jusqu'à l'effacement, et cette chose était si naturelle en lui qu'on aurait pu se méprendre au premier contact sur sa valeur réelle. Devant les autres, il savait disparaître comme un sage précurseur pour laisser les âmes s'ouvrir, s'affirmer et se développer à leur aise. Il fallait traverser toute une région de silence pour toucher la vraie noblesse de ce prêtre.

Ce n'était pas l'objet qui manquait à ses paroles, mais les paroles qui faisaient volontairement défaut à l'objet. Il y avait chez lui comme une peur raisonnée d'anéantir la joie intime qui levait constamment en lui, mêlée à je ne sais quelle habitude de glisser son âme sous les autres, pour mieux les découvrir.

Le soir, après l'obscur travail de terrassement, le bataillon organisait souvent des réunions d'action catholique, dans l'arrière-sacristie d'une église ou dans une salle de maison abandonnée. Joseph se faisait un devoir d'y assister. Là, son attitude était tout un art. Il laissait les âmes se décortiquer, se vider d'elles-mêmes, s'étaler dans une argumentation parfois subtile. Sur tous, il jetait des regards captivés et encourageants. Un timide exposait-il gauchement son opi-

nion ? il le soutenait d'une parole ou d'une approbation aimable. La discussion devenait-elle trop piquante ? il attendait que les esprits se fussent heurtés à l'incompatible pour éteindre les animosités par sa douceur. Véritable poignée de cendre jetée dans les ardeurs d'un brasier.

Rien de rocailleux ou d'abrupt dans ses paroles, mais quelque chose de paisible ou de conciliant, où chacun se trouvait épaulé et satisfait.

Cette douceur illuminait toute sa personne ; sa physionomie, le ton de sa voix et jusqu'à sa démarche. On aurait dit parfois qu'il était criblé de reflets, comme les facettes d'un cristal, reflets paisibles d'une grâce qui faisait tressaillir tous les cœurs qui l'approchaient.

II

A un de ses jeunes confrères, il confiait que son cantique préféré était celui des Trois enfants dans la fournaise : *Benedicite omnia opera Domini Domino*, qui invite toutes les créatures à bénir le Seigneur. Et, en effet, dans cette âme sacerdotale, il y avait du sentiment de Saint François. Il aimait la nature comme un poète, comme un artiste qui a besoin d'elle pour vivre. Il y trouvait l'image d'une perspective divine. Son âme était sensible au plus haut point à cette sollicitude éternelle qui se cache dans les frémissements d'un brin d'herbe sous le vent, ou dans la germination des graines sous la terre. N'eût-il pas fait une prière pour qu'un oiseau blessé reprît son vol dans l'espace ?...

Au hasard, dans toutes ses lettres, il sème des rayons de cette « nature », où il vivait jour et nuit. « Le soleil qui fuse dans les brouillards épais, les autos qui démarrent sous la neige, comme des chats fourrés

qui secouent leurs poils, la rosée qui perle sur les feuilles, le concert des oiseaux dans les buissons, les évolutions gracieuses des écureuils sur l'extrémité fragile des branches. » Toutes ces remarques glanées au fil des jours, traduisent à ravir le caractère de cette âme qui vivait émerveillée, mais sans secousse.

Son bonheur, il ne l'inventait pas dans je ne sais quelle incantation magique. Il le trouvait simplement dans le cadre que Dieu donnait à la vie de tous.

De son activité quotidienne, le rythme s'animait d'une poésie très fraîche, simple comme un petit enfant. La source toujours jaillissante n'était certes pas le rêve, même très haut : c'était la Présence divine perpétuellement sentie, inspiratrice d'une vie toute baignée, semblait-il, dans la joie : « *In hymnis et canticis* ».

III

Il eût été étonnant qu'une nature aussi douce, qu'une âme aussi prodigue de charité n'ait pas suscité la confiance autour d'elle. La confiance n'est-elle pas cette vertu-synthèse où se rencontrent dans une osmose parfaite, le calme, l'abandon et la candeur.

L'abbé Joseph Landuré était ce lieu de nostalgie qui attire et qui prolonge en nous le désir de s'y reposer ; chacun allait à lui comme le voyageur qui, après une longue marche nocturne, trouve enfin sur sa route une demeure, avec beaucoup de fenêtres illuminées. On se reposait et on se sentait revivre en sa société, parce qu'on trouvait en lui une source perpétuellement donnante, une âme toujours prête à comprendre et à se pencher.

Un pauvre soldat, sans foi ni loi, englué dans une tourbe innommable, un cœur glacé, me disait un jour :

« A chaque fois que j'approche de ce « type-là », il me donne chaud ». C'est que pour ce prêtre la charité sacerdotale n'était pas seulement le don en passant d'une parole qui console et qui relève, mais encore le don de tout soi-même, jusqu'à ce moment sublime où l'on se retrouve dans les autres avec tout le trésor des richesses que Dieu a déposées en nous.

Une sorte de bénignité qu'on eût plutôt trouvée chez une mère, une compréhension émotive faisait de lui un centre moral, une âme de compassion. Naturellement, on venait vers lui, parce qu'il était comme une corde étonnamment sensible aux souffles de toutes les déréllections, parce qu'on le savait générateur d'espérance, vibrant d'idéal.

Si les tranchées, les caves de rondins dans la « nature », les fenils des villages de frontière, pouvaient rendre l'écho des jours de combat, on entendrait une longue lamentation de misères et d'inquiétudes qui s'éteindrait progressivement, comme une multitude délirante sous la voix d'un maître.

IV

Ce prêtre sans mirage et sans éclat extérieur, frôlant les autres comme une aile, sans bruit, était souvent une énigme pour la masse des autres soldats... Il faisait partie de ces êtres qu'on n'a jamais fini d'approfondir, parce que toute leur grandeur est faite de petites choses, de menus détails.

Piôcher la terre, abattre des arbres, monter la garde dans les nuits froides d'hiver, conduire une corvée, préparer une revue d'armes, tout cela était infiniment simple, mais l'abbé Landuré y mettait tant d'amour que tout devenait grand en passant par sa grande âme.

Longtemps, il traîna de cantonnement en cantonne-

ment, dans le fond de son sac, un exemplaire des « Pensées de Pascal ». Un jour, il me prêta ce livre, et mes yeux s'arrêtèrent sur cette phrase du Mystère de Jésus qu'il avait énergiquement soulignée : « Faire les petites choses comme grandes, à cause de la Majesté de Jésus-Christ, qui les fait en nous ».

A partir de ce jour, je compris la vraie spiritualité de ce prêtre, son humilité dans l'action, sa ferme résolution de ne rien négliger des tâches obscures de sa vie. C'est encore le propre de la douceur que de chercher sa nourriture dans les plus chétives actions... Tous les triomphes de cette vie de soldat et de prêtre ont été lentement préparés par de petites victoires quotidiennes, et c'est par une fidélité soutenue dans les petites choses, que s'est élaborée dans cette conscience l'impérieuse exigence du devoir, son caractère sacré...

V

Au combat, cette douceur n'ayant plus de quoi s'exprimer, se métamorphosait en calme. Comme bien d'autres, j'ai vu l'abbé Landuré au feu, et je l'ai admiré. Dans la tranchée qui tremble à l'avant comme à l'arrière, il avait cette sorte de fierté avenante de ceux qui trouvent en eux les raisons de ne pas avoir peur. « Avec le Christ Eucharistique sur son cœur, disait-il, on ne flanche pas. »

Le 7 Juin, deux jours avant son « *dies natalis* » (1), il écrivait à un de ses amis de cours : « Je ne suis pas assez calme dans les petites choses. Il n'y a que dans les coups durs que le Bon Dieu me fait cette grâce, moi qui tremblais avant de passer les examens trimes- triels, ou d'accomplir une cérémonie ».

(1) Jour natal au paradis.

Ce calme, l'abbé Landuré en avait l'habitude, jusqu'à en avoir l'art. Partout et toujours, dans la tornade qui disloque les plus fermes volontés, il fut ce chef en « action » qui ne craint pas de rester debout sur le parapet, pour observer, encourager et diriger le tir. De lui, on pourrait dire ce que H. Ghéon écrivait du Capitaine Dupouey :

*Je vous vois descendre aux tranchées
Calme et fier, ferme autant que doux.
Déjà vous ramassez en vous
Tout votre élan pour l'envolée.*

VI

Cette maîtrise de soi, aux heures les plus critiques, l'abbé Landuré l'avait acquise au prix d'une discipline latente, rigoureusement observée. L'expérience de ses combats intérieurs lui fut d'un grand service. Certes, dans sa vie de soldat, il eut des émotions fortes, mais il sut toujours les dominer, en suscitant en lui des réactions opposées. Tandis que dans les autres on sentait une respiration haletante et suffoquée, voisine de la peur, chez lui, au contraire, on s'étonnait de ce rythme lent et profond qui apaisait toutes les palpitations. Sans s'agiter, sans tressauter, par un spasme glacé, comme un gladiateur faisant jouer sa prodigieuse musculature, il savait provoquer à temps une décharge nerveuse qui agissait directement sur ses fibres et se répandait autour de lui.

Son courage, il savait lui donner l'abri de la plus haute prudence, l'épuisement étant défendu à qui Dieu et les hommes demandent l'exceptionnel.

Au fond, tout le secret de cette âme qui ne défailloit jamais dans la tourmente, est d'avoir su accumuler, par un combat tout intime, des réserves, des charges

pour l'heure des grandes épreuves. Alors que tant d'autres se préparaient, lui, il était prêt. Il veillait, quand d'autres sommeillaient près de lui. Il recommençait la bataille quand d'autres l'abandonnaient. Il restait vivant, quand les autres ne l'étaient plus...

VII

Quand nous avons l'âge de nos bambins, le curé du village nous offrait au soir de notre première communion une image qui eût fait rire des artistes, mais qui méritait cependant tout notre attachement pour le souvenir candide qu'elle immortalisait en nous. Un ange gardien, dans une nuée de mousseline, conduisait de son aile incandescente un enfant vers son Dieu ; des rayons incorruptibles ruisselaient sous ses pas, jusqu'au tabernacle. Et l'enfant s'avancait dans la lumière de son ange.

Dans le cadre de cette vie, dont les profondeurs sont toujours en fête, tout l'éclairage surnaturel vient d'une dévotion tendre, d'une présence maternelle et formatrice.

L'abbé Landuré aimait la Vierge Marie, comme un enfant aime sa mère. Il se confiait totalement en sa protection. Cette Reine de la douceur et des silences héroïques avait tellement rempli le champ de sa vision, imprégné ses minutes d'oraison, qu'il en était venu, par l'ordinaire processus spirituel, à l'imiter de toute son âme. Au surplus, la Vierge du Folgoët n'est-elle pas la Reine du pays, et combien de fois Joseph avait chanté le cantique qui console en faisant pleurer, le si prenant « *Patronez dous ar Folgoat* ».

On s'est parfois étonné des silences de ce prêtre ! Eh ! bien, qu'on regarde la Vierge, qu'on lise ces quelques mots qui, au seuil des Actes, projettent sur l'es-

sentiel silence de Marie une lumière étonnamment sûre, et l'on saura sur quel modèle, peu à peu, Joseph Landuré a composé ses traits.

Ce que l'homme dit de plus beau, ne sont-ce pas ces paroles inarticulées que les anges emportent, ces recueils qui ne laissent aucune trace dans le monde sensible ?

Il faudrait lire les pages qui vont suivre avec un double regard. L'un tourné vers le prêtre-soldat, l'autre plus pénétrant et qui explique ce que le premier n'aura pas compris, fixé sur la Vierge.

Elle fut l'éducatrice incontestée de sa vie, vivant dans son ombre « discrète, délicate, jamais forçante, cachée, parlant bas comme une bonne pensée, à l'oreille de nos cœurs », pareille à une fine pluie nocturne qu'on n'entend pas tomber, mais qu'on devine seulement à l'aurore, à la fraîcheur des jardins.

En la fête de l'Immaculée-Conception 1940.

CHAPITRE II

La vie en cantonnement

« Je conserve en constante allégresse
l'âme qui s'est revêtue de ma volonté. »

(Dialogue de Sainte Catherine de Sienne.)

Au début de cette guerre que l'on trouvait « si drôle », l'abbé Joseph Landuré était caporal dans une Compagnie de Voltigeurs, au 1^{er} Bataillon du 24^e R. I., un régiment dont les gloires remontent à Fontenoy...

A ses départs, la guerre tâtonnait. De faibles unités suffisaient à garder les frontières. Les troupes des réserves, paisiblement abritées par la réputation de nos remparts, faisaient les paresseuses dans les villages. Chacun conservait encore dans son esprit un peu de confiance en la sagesse des hommes.

... « Non ! la guerre est impossible, disait-on. Nos pères ne se sont pas battus pour nous apprendre à refaire les mêmes gestes ! Deux générations qui se suivent, c'est trop pour le sacrifice. Et puis la guerre est tout de même une leçon, avant d'être une école ! »

Et notre espérance se berçait dans ces rêves.

Un jour, on vit passer dans le village où nous cantonnions des troupes qui redescendaient de ligne. On se précipita sur leur passage pour connaître leurs exploits et leurs impressions.

— « Alors, les gars ? Qu'est ce qui se passe de l'autre côté ?

— Pas trop de « bobo » dans votre régiment ?

Des réponses fantaisistes, étonnantes d'humour, fusaient de toutes parts dans les rangs. L'un parlait d'une vache pacifique qui donnait son lait le matin aux Français, le soir aux Allemands... Un autre racontait avec volubilité ses promenades au clair de lune, à quelques pas des lignes d'en face.

Toutes ces histoires d'enfants qui se battent le matin et qui jouent à cache-cache le soir, ajoutées à l'insigni-

fiance des communiqués, à l'anachronisme de la situation (on dit !) nous donnait l'impression qu'un pesant remords endormait les peuples et qu'un jour, assez proche, croyait-on, ils se réveilleraient de leur cauchemar avec le repentir...

La vie en cantonnement était réglée sur cette idée préconçue. Enfantée par une illusion, elle devint elle-même illusion et perte de temps.

Pour occuper ces longs mois d'incertitude et d'attente, certains faisaient les cantonniers, les bûcherons, les fermiers, autre chose que leur métier de soldats. D'autres partaient au petit jour vers quelque champ inculte pour y creuser des tranchées, des abris, et des sapes, ou pour apprendre à défendre un village, en cas d'attaque. Mais ce travail manquait d'adaptation, quant au fait et quant au temps. Il ressemblait à une vaste manœuvre imaginaire au thème indéfinissable, entrecoupée parfois de pauses insolites...

Tous les matins, le caporal Landuré partait avec ses hommes à l'exercice, l'arme à la bretelle, une pioche à la main.

Il fallait donc se lever de bonne heure pour célébrer la messe, cet acte qui féconde et ensoleille toute la journée du prêtre et qui fait ruisseler de vie divine ses contacts et son labeur. Pour rien au monde, il n'aurait voulu manquer ce rendez-vous divin. Il eût préféré monter la garde toute la nuit, inventer comme les mystiques je ne sais quel stratagème pour éperonner son sommeil, entendre le martellement de toutes les heures.

Tout au début de la guerre, Joseph écrivait à ses parents :

BIEN CHERS PARENTS,

Aujourd'hui, j'ai été original au plus haut point. Je vous ai peut-être dit que ma montre ne marchait plus. Couché dans un fenil sur une épaisse couche de paille, je me suis réveillé de bonne heure, en me disant qu'il était peut-être temps de me préparer pour célébrer la messe à l'église du village, à 6 heures...

Je m'habillai promptement, descendis sur la route, et me dis, en examinant mieux les choses, qu'il était peut-être de bonne heure, mais cela me permettait au moins de dire un peu de bréviaire. Je récitai les « Petites Heures » de mon office, puis le sommeil m'envahit. Encore une heure à attendre ! N'y tenant plus, je me dirigeai vers le fond de l'église, j'ouvris une porte donnant accès à une arrière-sacristie où se trouvaient entassés des échafaudages de catafalques, des chandeliers, des tables et tout un bric-à-brac d'accessoires pour orner l'église aux jours de fête. Un tapis enroulé me servit de traversin et le drap mortuaire me fit une excellente couverture. Je dormis ainsi jusqu'à l'Angélus !...

Quand le sacristain vint sonner, à côté de moi, il faillit tomber à la renverse, mais quand il vit les gros « croquenots » qui dépassaient sous la couverture de deuil, il fut vite rassuré : « En vérité, me dit-il, les soldats sont capables de toutes les drôleries ».

Un certain jour, au plein cœur de l'hiver, le Bataillon reçut l'ordre de faire mouvement en direction de Boulay. Durant sept heures consécutives, les hommes arpenterent de nuit une route de verglas et sans agréments. Les pieds bouillaient dans une sueur collante. Les lanières du sac faisaient encoches dans les épaules. Les choses considérablement agrandies par la clarté lunaire ne nous intéressaient plus. Chacun, isolé dans son ombre, la tête penchée, comme le porteur qui halète sous le fardeau, concentrait silencieu-

sement ses énergies pour lutter contre le sommeil, ce rongeur de courage ! La peur de glisser multipliait la distance et désorganisait la colonne de marche. La mauvaise humeur générale accentuait encore la lassitude.

Aux pauses réglementaires, chacun s'effondrait sur place, cherchant au fond de sa musette de quoi entretenir ses forces jusqu'au bout...

Joseph, lui, pensait à sa messe du matin, « à cet instant de magnificence où Dieu apporte la fortune de sa Rédemption. Le désir de ne pas « échapper » à l'Hostie attisait sa volonté et suffisait à combler sa faim...

Ainsi, toutes ces minutes divines qui ouvraient le programme quotidien de ce prêtre étaient scrupuleusement sauvegardées par une discipline de fer. A certains jours où les efforts devaient être plus largement dosés, on sentait revivre en lui un peu de cette fougue surnaturelle de certains saints qui, à l'exemple de Catherine de Gênes, s'écriaient : « Ah ! Seigneur, je crois que si j'étais mort, je ressusciterais pour vous recevoir ».

Une fois sa messe dite, Joseph Landuré n'avait que le temps de s'équiper pour aller sur le terrain d'exercice. Là, il collaborait au travail de la masse — ce travail jamais fini qui préparait la terre et les volontés au grand choc. — Dans le vent, sur les plateaux qui dominent les villages comme des cirques, il piochait, compartimentait le sol gelé, mesurait la profondeur des tranchées. A l'heure de la pause, il s'en allait de groupe en groupe, réconfortant les uns, donnant une cigarette aux autres, distribuant du sourire toujours. Dans ces gestes menus et simples, banals, il savait introduire je ne sais quel parfum intérieur, sans aucun souci de l'effet à produire, mais seulement parce Dieu

l'avait placé là, en pleine pâte, pour être le levain fécondant.

C'est dans cette perspective qu'il faut lire les lettres que Joseph envoie aux siens, durant toute cette période de guerre folle.

Aux Armées, le 10 Octobre 1939.

MA CHÈRE PETITE SŒUR,

Il neige ! Il neige ! Depuis quelques jours, la campagne est recouverte d'une couche de givre, qui donne à toutes choses un aspect bien poétique. Le tapis blanc augmente en épaisseur. Nous en ayons pour huit jours, vient de me dire un vieux capitaine en retraite. On sera obligé d'aller au travail en ski ou en traîneau, comme là-bas, en Finlande... Tu voudrais peut-être savoir ce que je deviens ? Eh ! bien, je suis revenu dans mon ancien secteur, qui est plus calme que jamais. Je passe mon temps autour de deux galeries souterraines que le génie creuse avec un outillage approprié. Nous sommes à 8 ou 9 mètres sous terre, mais le travail se trouve retardé par les eaux d'infiltrations et par la dureté des roches. Je n'ai nullement à me plaindre, vois-tu, d'autant que j'ai ici de charmants confrères et d'excellents camarades.

Au revoir, ma petite Anne ! De tes nouvelles, de temps en temps. Aïdè-moi à faire du bien aux âmes.

Je t'embrasse bien tendrement.

JOSEPH.

Aux Armées, le 30 Octobre 1939.

BIEN CHERS PARENTS,

« Soyez loué, mon Seigneur, pour notre sœur l'eau ». C'est bien ce que pensent aujourd'hui tous les soldats cantonnés à Lerouville, car la pluie torrentielle qui tombe sans discontinuer depuis ce matin leur a permis de prendre un peu de repos dans leurs granges, de nettoyer leurs

armes et bagages et de mettre en ordre leur correspondance...

En ce moment, c'est la vie informe et monotone. Nous tâchons d'utiliser au mieux les loisirs qui séparent ordres et contre-ordres. Dans ma section, une équipe s'est offerte pour le battage de l'avoine. Hier, tout l'après-midi, la batteuse-botteuse a fonctionné. Comme l'avoine est entassée depuis pas mal de temps, la balle ne se détache pas très bien.

Vous ai-je dit que j'ai baptisé dimanche un soldat de mon bataillon ? Ce fut pour moi une douce joie sacerdotale. Il y a ici une poignée d'apôtres. Je suis leur aumônier, conseiller technique aux cercles d'études. Tous sont avides de se donner. Pour la semaine prochaine, ils m'ont demandé de commencer une série de causeries sur la messe. Il y a bien longtemps que les petits a) et les petits b) de mon cahier de Dogme sont oubliés... Aussi, priez pour moi, afin que je leur fasse beaucoup de bien et que je sois à la hauteur de ma tâche.

Je vous embrasse bien fort, en vous disant : *Kenavo ha yec'hed mat*. (Au revoir et bonne santé.)

Aux Armées, le 10 Décembre 1939.

MON CHER JEAN (1),

Me voilà revenu à mon petit village du front, après avoir passé dix jours au milieu de ceux qui m'aiment tant. Mais je suis parti cependant plein de courage, bien résigné à la volonté de Dieu, et même avec une certaine hâte. Si ton champ d'apostolat c'est ton école, le mien actuellement c'est un certain nombre de granges, où je dois rayonner le Christ. Pauvres âmes de soldats que le démon « envoûte » dans ses lacets si subtils. Sur les trente camarades de ma grange, combien sont venus à la messe aujourd'hui ? 2 ou 3. Que c'est navrant ! Ah ! qu'il faudrait ici de véritables apôtres et non pas des « poules mouil-

(1) L'Abbé J. Monot, prêtre-instituteur, ami de Joseph Landuré.

lées » comme moi. La Sainte Eglise doit être bien à court de sujets pour être obligée de faire appel à des chenapans comme moi. De quel pauvre instrument Dieu se sert comme ministre ! Il est vrai que la mission du Christ elle-même a abouti à un échec apparent : j'aurais dû y penser, avant de me lamenter.

On a dans ces trois lettres un aperçu ramassé de la journée du fantassin-prêtre : un travail qui ne se détache pas de celui des autres, mais qui porte sa fécondité, comme une bonne action cachée dans le monde des âmes ; un apostolat qui ne se fait pas par des gestes, mais par une présence....

Le soir, « après la soupe », qu'il partageait avec ses hommes, sur la paille fripée des groupes, Joseph se rendait à l'église, sans prendre le temps d'enlever la boue de ses chaussures. Il fallait aller vite. Le Christ attendait le compte-rendu de la journée.

Sa place était au confessionnal. Là, il récitait son bréviaire. Quelquefois, il jetait sur de minuscules bouts de papier le fruit de sa conversation intime avec Dieu pour en nourrir les âmes, le dimanche suivant. Puis il attendait l'heure de la prière et du Salut, où ses talents de musicien rendaient précieuse sa collaboration. Très peu de personnes assistaient à ces offices du soir et son cœur se faisait triste pour le village, qui ressemblait à un aveugle méconnaissant son guide.

Dans le choix des cantiques, dans l'organisation des cérémonies où son goût très affiné le rendait maître, il obéissait à la plus inexpérimentée des chanteuses de paroisse et il acceptait sur son pupitre le motet le plus dépourvu de beauté musicale.

« Pourquoi changer les coutumes de la paroisse ? disait-il. Ça chante mal ? qu'importe !... Les âmes chantent à leur pleine mesure. »

Ayant ainsi donné la première part à Dieu, Joseph consacrait le reste de sa journée aux âmes. On le retrouvait souvent sur le parvis de l'église avec d'autres soldats, des simples, comme lui. Par une parole aimable, par un geste discret, sans rompre le vif intérêt qu'il portait à leur requête, il les entraînait presque à leur insu dans quelque salle de patronage, où devait être discutée une question sociale ou religieuse.

Quand les réunions d'action catholique ne prenaient pas son temps, il allait au presbytère chercher un peu de calme et de chaleur sacerdotale.

Je me souviendrai toujours de ces longues soirées que nous passions au presbytère de Nouilly. Le curé avait déjà vu deux guerres, mais son sacerdoce n'était pas plus fatigué que le nôtre. C'était un vieillard jeune, au regard limpide et inquisiteur, à la tête encadrée d'abondants copeaux blancs. Une âme sacerdotale pleine de fraîcheur, dans un corps tout usé. D'une voix solennelle, où bondissaient parfois les flammes d'un enthousiasme communicatif, il faisait revivre devant nous ces pages d'histoire qui avaient ébranlé toute sa jeunesse. Il nous parlait de ses entrevues avec Maurice Barrès, de son apostolat, de ses lectures. Et toutes ses paroles étaient si pénétrées de maximes, d'expériences et de leçons qu'elles remuaient en nous des énergies encore inconnues.

« Vous verrez, disait-il, la France ne soutiendra pas le choc. Elle est minée dans ses fondements essentiels. » — « La victoire ne s'improvise pas, elle est faite de toutes les victoires quotidiennes de tous les hommes. Regardez l'école, la famille et la société. Sur tous ces terrains, notre humanité d'aujourd'hui bat en retraite. »

Et il ajoutait : « Cela m'étonnerait fort qu'une génération qui n'a travaillé qu'à l'exaltation de ses droits

puisse triompher en accomplissant pour la première fois son devoir ».

Les paroles du vieux sage pénétraient en nous comme le son d'un glas avant la catastrophe, comme l'annonce faite à Marie par le vieillard Siméon, en forme de glaive, qui s'enfonce chaque jour davantage dans la vie.

Aux heures d'épreuve, quand l'armée allemande était déjà entrée chez nous, que de fois Joseph Landuré me rappela les paroles du vieillard clairvoyant !

« Tu te rappelles, disait-il, l'avertissement du curé de Nouilly ? A ce moment-là, nous restions encore sceptiques. Mais il avait vu juste ! les hommes ont perdu le sens du devoir »...



A 21 heures, le clairon sonnait l'appel. Les hommes quittaient la fièvre des salles où ils avaient passé leur soirée à « discuter » autour d'une table, et se rendaient à leur grange. Joseph aussi rentrait.

Sa place était près de la porte ! Elle lui revenait « de droit » et personne ne la lui contestait : il faisait froid et les jambes enfouies dans la paille avaient souvent à souffrir d'un pas mal calculé.

Jusqu'à l'extinction des feux, Joseph faisait sa lecture spirituelle. Sur la pierre d'un mur tout désossé, une bougie ménageait encore les derniers instants de liberté. Certains continuaient à épiloguer sur les sujets les plus prosaïques, d'autres profitaient de ces minutes tranquilles pour écrire chez eux. Puis, un regard, un geste du caporal annonçait l'heure du repos. Et Joseph s'endormait avec la pensée de tous ses hommes, dans la pensée de Dieu.

Pendant six mois, les jours furent les mêmes. Ils avaient le même théâtre : la « nature » et la boue. Une

sorte de lassitude poussait les volontés à fuir l'instant présent, comme chargé d'inutilité. Joseph Landuré, lui, recommença ces actes cent fois faits comme les notes d'une partition toujours nouvelle : et c'est par cette ferveur tenace dans le travail obscur que se condensa en lui ce merveilleux fluide qui prépare les actions magistrales.

CHAPITRE III

La première montée en ligne

« Bretagne ! est-ce le granit de tes landes, la houle de tes côtes sauvages ou bien la croix de tes « Pardons », qui donnent à tes enfants cette intrépidité muette et ce mépris de l'adversité ? »

(Paroles d'un revenant : J. d'ARNOUX.)

« Regards d'ami. »

Cette vie calme, sans grand relief, mais très belle dans sa régularité, héroïque même, — car l'héroïsme n'a pas besoin de désastres pour jaillir, — dura jusqu'au 1^{er} Mars. Ce jour-là, le Bataillon montait pour la première fois en ligne, afin d'occuper le secteur de Brettenach-Tromborn. Les bidons étaient pleins. Les sacs pesaient lourd sur les épaules. Les capotes fumaient dans l'aube. Les hommes marchaient de chaque côté de la route, en chantant ces refrains « sans mystique » qui laissent les âmes à la remorque des corps ! Pendant la pause, les uns échangeaient leurs adresses, sans trop y croire ! d'autres accrochaient des médailles de tous patronages à leur chaîne de plaque. D'autres, enfin, tiraient l'essentiel de leurs souvenirs pour leur donner une place de choix près du cœur. On parlait d'adieux, mais avec le sourire, car on savait bien que ce n'était pas la tuerie que nos pères avaient connue, ces galops de charge à la baïonnette, d'une colline à une autre... Certains, pour amuser la galerie, narguaient la mort comme une chose impossible.

— Toi, disait l'un, tu seras décoré de la croix de bois !

— Penses-tu, répondait l'autre, la balle qui doit me tuer n'est pas encore inventée.

— C'est dommage ! tu ferais pourtant un beau mort, etc...

Dans certaines âmes, cependant, rebelles à cet enthousiasme de la première aventure, on sentait se réveiller les grands problèmes : l'éternité, l'âme immortelle, le Juge irrévocable, une sorte de vertige mystique. Le prêtre, sur la route, avait deviné ces inquié-

tudes des « bien-pensants ». Entre deux prières, deux charités, il avait sondé tous les battements des cœurs, toutes ces angoisses, qu'un effort de vaillance avait peine à dissimuler, et le soir, à la tombée de la nuit, malgré la fatigue, il était à sa vraie place, dans l'ombre de la petite église, attendant que l'heure de la grâce ait sonné au fond des cœurs !

**

Les compagnies cantonnèrent à Brettenach avant de monter en ligne. Depuis l'évacuation, le village avait perdu sa vie. L'horloge de l'église ne battait plus les heures de travail et de repos. Les gerbes entassées dans les granges, les faucheuses, les charrettes à la claie des champs ou sur le bord des routes donnaient l'impression d'une trêve forcée. Les inscriptions des boutiques et des cafés faisaient songer à une ville appartenant déjà à une autre histoire. Les soldats aimaient malgré tout cette solitude des villages de frontière. Elle leur conférait, croyaient-ils, le droit de tout utiliser, et leur laissait l'initiative d'inventer leur « bien-être ». Les hommes couchaient sur des matelas, prenaient leur repas autour d'une table, dans des assiettes : un luxe qui ne s'était jamais vu en premières lignes. Le soir, derrière les volets, doublés de sacs ou de couvertures... on pouvait écrire aux siens une lettre étonnante pleine d'enthousiasme.

Trois jours avant de monter aux avant-postes, Joseph écrivait à ses parents :

BIEN CHERS PARENTS ET SŒURS,

Je suis content comme un enfant. Vous savez pourquoi ? Eh bien ! je suis passé bijoutier : pendant trois heures, record de patience pour le turbulent que vous

connaissiez, j'ai limé sans relâche un morceau de durallumin, débris d'avion trouvé ici et j'ai réussi à faire une alliance dont je ferai cadeau à Marie, lors de ma prochaine permission. Vous me direz que je ne suis pas malheureux, puisque je dispose de tels loisirs ? Bien sûr que non.

La nuit, il faut veiller, mais le jour c'est la vie rêvée. Nous sommes dans une auberge, comme de véritables princes, couchant sur des matelas et mangeant dans des assiettes les mets que notre cuistot nous prépare de son mieux...

Le 9 Mars, pendant que les soldats ronflaient dans le poste de garde, Joseph confessait à un de ses amis l'état de son âme.

Le temps passe trop vite, mais je l'utilise mal ; avec un peu plus d'énergie, j'aurais pu faire bien des choses ; surtout pendant ce Carême, où tant d'autres se mortifient et remportent tant de victoires sur eux-mêmes. J'en suis à m'accrocher à un certain bien-être qu'on réussit à dénicher, même sous les armes. Je me suis fait envoyer *La Vie du Père Lenoir*, l'apôtre des Marsouins pendant la dernière guerre, et je suis resté confondu dans mon néant, devant une âme si profondément sacerdotale. Je devrais faire mieux, puisqu'il y a tant d'âmes chères au Bon Dieu qui prient pour moi.

**

Du cimetière de Tromborn, qui domine la vallée comme une nécropole antique, on peut apercevoir une large cuvette aux bords très évasés. A mi-pente sur la droite, une ferme : l'Equarrissage, où la Compagnie de ligne installait son P. C. Puis, quelques centaines de mètres plus loin, trois maisons, Remering, Viling, les avant-postes.

La 3^e Compagnie occupa les premières positions le 10 Mars. Le poste n° 6 fut attribué au caporal Landuré.

C'était un gourbi étroit et boueux, légèrement masqué par la corne d'un bois en « banane ». Juste la place d'y mettre cinq hommes et quelques caisses de munitions... Comme protection, un toit de rondins consolidé par un plâtras de mottes de terre, deux rangées de barbelés formant chicane sur un ruisseau et c'était tout... de la pluie... du vent...

A 22 heures, le 14 Mars, Joseph était au créneau avec un cultivateur. A quelques mètres de là, une patrouille adverse rampait dans la boue, agitant de minuscules veilleuses pour guider sa progression. D'autres hommes longeaient le ruisseau, utilisant le bruit de l'eau comme complice de leur marche silencieuse. Un peu plus loin, on distinguait des bruits de bottes, parfois les heurts d'un outil ou d'une arme, le grincement d'un fil de fer qui se détend. Les Allemands étaient là, tout près. Une tentative d'encerclement prenait déjà forme.

— Soldat Raffin ! dit l'officier, allez chercher un autre fusil-mitrailleur au poste voisin. La situation est grave.

— Non ; mon lieutenant ! répondit le prêtre, c'est à moi d'y aller.

Il s'agissait de sortir de la tranchée et de faire une centaine de mètres, sans protection. A quelques pas, « eux », invisibles, étaient prêts à bondir. Comme ces chrétiens de l'ancienne Rome qui surgissaient du sol après l'heure des « ténèbres », le caporal Landuré sauta pardessus le parapet, fit un large signe de croix comme pour commencer une action sacrée, et alla accomplir sa mission.

Il revint quelques minutes plus tard, en pleine action commencée. Un homme dans le poste avait été projeté contre la muraille par la détonation d'un projectile... Les autres, en de grands gestes imprécis, avec

une frénésie de dévastateurs, lançaient dans l'obscurité, par-dessus la muraille, grenades OF et F1. De sa calme énergie, le caporal Landuré soutint la lutte. A plusieurs reprises, il déplaça avec astuce son arme, pour multiplier les axes de tir, et donner l'illusion d'une résistance égale (ils étaient cinq contre vingt).

Pendant de longues heures, la bataille fut âpre et mordante. Les armes collées à la glaise crachaient sans répit flamme et fumée. Le parapet s'effritait sous les rafales. Les balles rasantes égratignaient la terre. La nuit était comme empanachée d'aigrettes ardentes. Les hommes n'avaient plus que ces réflexes automatiques que commandent d'ordinaire l'imminence du danger et la conscience d'un grand bien à défendre.

Le grand bien à défendre ? C'était la France avec sa vocation, son histoire et sa terre. Par derrière ces vies emmurées, c'était d'autres vies avides de liberté et de bonheur qui parlaient au fond des âmes.

Vers 3 heures du matin, après d'infructueux sursauts, l'assaillant se dispersa sous le feu persistant de nos armes. De-ci, de-là, quelques coups de feu pour protéger le retour... quelques plaintes venant du grand noir, quelques relents de poudre et ce fut tout.

« Vraiment, le Bon Dieu devait être avec nous », s'écria le cultivateur après la bataille.

Il avait dit juste ! Cet héroïsme devait avoir une source, et en effet le Bon Dieu était sous la capote terreuse du prêtre. Il était dans la tranchée, au milieu de tous ces hommes défigurés par l'effort. Et là était tout le secret de cette résistance démesurée. Ces hommes avaient triomphé ce jour-là parce qu'ils avaient avec eux « le Maître de l'Impossible ».

Le soir, comme d'habitude, on annonçait à la radio « rien à signaler », mais dans cette taupinière gluante

qu'était le poste n° 6, des hommes avaient accompli leur devoir, jusqu'à tout perdre. Une attaque fortement entreprise avait été repoussée. Une portion de terre française avait été farouchement défendue.

**

Le 15 Mars, jour de la relève, les hommes redescendaient joyeux des lignes, le dos courbé sous le poids du sac, la barbe longue, le casque badigeonné de boue, les pans de capote raides comme du métal. Dans leurs yeux brillait encore la flamme de leur courage ; mélange de misères et d'éclat, l'exploit du poste n° 6 se colportait de bouche en bouche, parfois en des versions quelque peu fantaisistes. Le soldat n'en est pas à une exagération près, et il a souvent besoin de construire du tragique pour s'étonner et pour faire partager aux autres son admiration pour tel ou tel... Pour savoir la vérité, il fallait donc interroger les témoins...

« Toi, au moins, dis-nous ce qui s'est passé là-haut. »

Un long récit réaliste, plein de détails et d'interjections s'ensuivait, avec pour conclusion ce témoignage en pointe : « C'est Landuré qui fut l'âme de la résistance, sans lui on était tous « foutus ».

Mon amitié très franche avec ce prêtre aurait pu lui permettre de m'ouvrir le fond secret de sa pensée, de dire ses émotions, le coup de main tel qu'il s'était passé... Malgré mes efforts, je ne pus réussir à écarter ce voile d'humilité qu'il retenait obstinément sur lui-même. Là encore, il se mettait derrière les autres ! Il était du nombre de ces grands cœurs qui savent que la vraie noblesse est à l'intérieur de l'âme ; qu'elle doit jaillir d'elle-même, sans qu'il soit besoin de paroles pour la traduire...

On sentait, malgré tout, dans son silence, le triomphe d'une conscience ayant touché à la fine pointe du devoir... une joie tranquille comme le prix d'un combat bien mené.

Quelques jours plus tard, l'abbé Landuré envoyait à ses parents ces simples mots sur une carte :

Hier, j'ai été présenté au Commandant. Il m'a félicité de ma conduite aux avants-postes et m'a dit que j'étais proposé pour une citation.

Témoignage très sobre, sans boursofflures, qui laisse tout supposer et qui suscite l'admiration mieux qu'un compte-rendu enthousiaste et clinquant.

**

Le 15 Mars, le Bataillon quittait la zone de feu pour occuper une position de réserve dans le village d'Ablange, sur la frontière de la France vivante. Les hommes chantaient leur contentement sur la route. Maintenant, leur vie avait une histoire, en forme d'aventure. Elle s'était enrichie d'une souffrance. Un sommet avait jailli, au terme de leur adolescence, comme une roche escarpée, à la suite d'une morne immensité. Ils étaient fiers, et déjà ils souhaitaient ce jour de permission où les petits lèveraient vers eux des grands yeux émerveillés.

L'abbé Corfa, caporal au 24^e R. I., compatriote et cousin de Joseph Landuré, fut un des premiers à profiter des permissions du printemps. Il nous parla avec enthousiasme de l'exploit du poste n° 6. Aussi, lorsque l'abbé Landuré arriva au village natal, au début d'Avril, grands et petits le « criblaient » de leurs regards admiratifs et interrogateurs, attendant le récit de grandes et

belles choses, en contraste avec les banalités que nous rapportaient jusqu'alors les acteurs de cette drôle de guerre. Leur attente fut vaine, la famille et quelques confrères obtinrent des détails plutôt sobres, et ce n'est que pour obéir à son recteur que le héros consentit à laisser publier dans le *Courrier du Finistère* une citation qui lui valait la Croix de guerre. « Cela n'en vaut pas la peine, disait-il, mais si toutefois quelque bien peut en sortir... »

Le bien des âmes était sa préoccupation constante, dans toutes ses démarches. Le premier soir de cette permission, il confiait au cher Recteur le vrai martyr moral que fut son voyage en compagnie de soldats sans grande retenue :

« Et dire que dans cette boue, Dieu réussit à trouver des âmes pour son paradis de sainteté ! De quels miracles nous devons être les instruments ! »

En apprenant qu'il était proposé pour le grade de sergent mitrailleur, ce n'est pas le danger de sa nouvelle fonction qui le préoccupe, mais encore le salut des âmes des soldats : « Peut-être pourrai-je ainsi les sauver plus facilement ».



Lorsqu'on appartient, comme l'abbé Landuré, à une famille nombreuse comme celles de Bretagne, une permission de détente est bien remplie et vite écoulée. « Mes 10 jours ont passé trop rapidement, dit-il ; mais que ce séjour parmi vous m'a fait du bien. Quel délassément de vivre un peu avec vous tous que j'aime... que cela change avec ma vie militaire ! », disait-il à ses parents.

C'est en chantant qu'il fait ses préparatifs. Avant de quitter ceux qui lui sont si chers, il veut leur faire

entendre les plus beaux morceaux de chant grégorien. Nulle tristesse ne semble l'accabler et, lorsqu'il descend, on devine son courage et sa résignation en reprenant sa vie de soldat.

C'est lui-même qui dissipe l'émotion qui tout naturellement étreint les cœurs au moment de la séparation. En badinant, il fait ses adieux à chacun et le sourire aux lèvres il quitte la maison paternelle... pour la dernière fois.

CHAPITRE IV

Le repos à Tremblecourt

« Le repos est défendu. Marche, marche
toujours, âme avide d'éternité ! »

(Geneviève HENNET de GOUTEL.)

Des toits rouges qui s'élèvent en gradins sur les pentes d'un plateau; quelques ruelles rocailleuses qui se tortillent au milieu des habitations, jusqu'au sommet du village; une petite église modeste comme les gens de ce pays-là, resserrée au milieu des autres, comme un cœur dans un corps séculaire; puis au bas du village et lui servant presque de cadre, deux routes en équerre qui fuient vers une nature largement ouverte; tel est le cantonnement où le Bataillon vint prendre son temps de grand repos : Tremblecourt.

C'est à ce village, aux allures quasi-patriarcales, tout pénétré d'une vie simple et profonde — vie de paysans et de chrétiens — que reste attaché notre plus doux souvenir de la guerre.

Le printemps ressuscitait. La sève montait dans les branches, gonflait victorieusement les jeunes pousses. Une sensation de bien-être, une longue perspective de calme et de liberté envahissait les âmes comme une vie renaissante, en revanche de cette fatalité, à visage de mort, que laissait dans tous les esprits le souvenir des avant-postes. Rien de hâtif, d'inattendu, ou de rigidement commandé ne viendrait plus contrarier cette quiétude. Toutes les heures étaient bien à nous, et chacun devenait maître de ses loisirs, comme de lui-même.

Laisser fuir ces longues journées de disponibilité, c'eût été méconnaître le don de Dieu, favoriser la torpeur des consciences, rétrograder vers le vide, sécher comme les choses sous le ciel d'été. Pour la plupart des soldats, « temps de repos » voulait dire : se croiser les bras, lézarder au soleil, se laisser aller dans la vie comme on descend une rivière, paresseusement, en

laissant traîner les avirons. Le prêtre vivait plus haut : pour lui, toute cette grande paix de la campagne devait redonner à ces jeunesses bousculées l'équilibre et la clairvoyance. Quelque chose de positif et de fécond devait en sortir...

Dès son retour de permission, Joseph Landuré se mit sans retard au labeur. Entre temps, une décision du Colonel l'avait nommé caporal brancardier... Ce poste lui donnait l'avantage de disposer de tout son temps, et de le consacrer à une mission plus sacerdotale. Il devint officiellement aumônier du Bataillon, comptable des âmes de ses frères d'armes, soutien de toutes ces existences où le mal jouait si malicieusement sa partie.

Le matin, après sa messe, on voyait l'abbé frôler les murs du village, doucement, à la façon de quelqu'un qui prie sur la route. Il s'en allait de grange en grange, faire « sa visite pastorale », comme il disait si bien. De loin, il dévisageait un groupe, se rapprochait un peu, lançait un sourire, une parole aimable pour provoquer le contact, puis, sans heurt, réussissait à se mêler aux autres ; là, il pesait les conversations, sondait l'état des esprits, cherchait à tout instant des repères pour orienter son action, préparant comme une bonne ménagère la pâte qui doit bientôt lever à la chaleur du four.

A l'heure où le soleil terminait sa course, allongeant les ombres jusqu'à les confondre, la cloche tintait dans le village. Quelques civils, des enfants surtout, et quelques militaires, toujours les mêmes, se rendaient à l'église pour la prière du soir. Joseph prit l'initiative de ces réunions. Les méditations que lui suggérait le sens des jours prenaient une sonorité d'enfance, un ton expressif, quelque chose comme une prose intimement accordée. La Vierge était au centre de la prière de tous, et il est curieux que ce prêtre, si timide d'ha-

bitude pour annoncer la parole de Dieu, ait trouvé en ce genre d'exercice, toute son assurance... On eût dit une requête d'enfant, certain de trouver sur son chemin l'accueil d'une délégation tendre.

Au sortir de l'église, chacun allait à son cantonnement, emportant dans son cœur une flamme et une force ; Joseph tenait compagnie jusqu'au carrefour, puis rebroussait chemin dans le silence du soir, à la recherche du Dieu caché. Ces moments faisaient partie de sa discipline. Sa vie tout entière en avait besoin. Là, dans la « nature », il apprenait à se taire et à « se dépasser », face au mystère des choses.

Et tous les jours, son plan était le même, sa vie coulait du même débit spirituel. Il poursuivait les âmes, surveillait leur développement, luttait contre les vents qui dessèchent et qui emportent, toujours penché sur les commencements invisibles du bien, comme un laboureur sur le mystère caché de son champ, toujours présent sur les cheminements de la grâce.

Un jour, une personne l'aborda sur la route :

— Monsieur l'Abbé ! Je loge chez moi votre capitaine, mais j'ai encore une chambre ; je vous l'offre, vous serez mieux que sur la paille, vous pourrez travailler, lire, recevoir qui vous voudrez, vous serez chez vous...

— Je vous remercie, Madame ! je verrai plus tard. Pour l'instant, c'est impossible.

— C'est sans doute la présence de votre capitaine qui vous gêne ?

— Oh ! non, Madame, du tout. Mais voyez-vous, il faut que je sois au milieu des hommes ; c'est mon devoir ! Si je ne suis pas là, il y a des choses qui ne devraient pas se dire qui se diront, du bien qui devrait se faire et qui ne se fera pas !

Ainsi, chaque soir, Joseph Landuré retrouvait ses hommes pour la nuit.

Quand on entendait le lourd vantail grincer sur ses chevilles de bois, à cette heure qu'on connaissait bien, tout se faisait silencieux. A l'intérieur de la grange, comme des enfants en défaut, surpris par le regard du père, chacun changeait à l'improviste la face de son jeu, jusqu'à ce que tout eût repris simplicité et vérité par la parole du prêtre.

.....

Le 15 Avril, une décision de l'autorité militaire vint renverser tous ces rêves tranquilles, interrompre cette action magnifiquement commencée. Joseph était promu exceptionnellement au grade de sergent, en raison de sa conduite au feu. Au-dessous de sa nomination, le Colonel avait reproduit le texte de sa citation (1) et annoncé pour le 18 Avril une prise d'armes, pendant laquelle il remettrait en personne les nouvelles Croix de guerre. Ce changement imprévu étonna Landuré ; il ne savait s'il devait se réjouir ou s'attrister. Dans son esprit, il imaginait des corps mutilés, au fond d'un abri, des vies agonisantes demandant le prêtre à côté d'elles. Il entrevoyait ce cauchemar des âmes devant la perspective de l'Eternité, et cette mutation lui semblait pour le moins inopportune et mal inspirée. Mais la volonté de Dieu était là, enveloppée

(1) Aucune lettre de Joseph ne fait mention de cette citation. Les circonstances présentes ne permettent aucune recherche efficace. Mais voici la note du *Courrier du Finistère* :

« KERNILIS. — *Croix de guerre*. — Nous sommes heureux d'apprendre que le caporal-chef Joseph Landuré vient d'être l'objet d'une citation à l'ordre du ... Régiment d'Infanterie, avec le motif suivant :

« Chef d'un petit poste attaqué, a fait preuve de beaucoup de » calme et de courage en assurant la défense de ce poste. »

» Cette citation comporte la Croix de Guerre avec étoile de bronze.

» Pour cette récompense bien méritée, nous offrons nos chaleureuses félicitations à M. l'abbé Joseph Landuré, qui est le fils du sympathique Maire de Kernilis. »



Une prise d'armes au 24^e R. I.
L'Abbé Landuré (↑) reçoit la Croix de Guerre

comme dans une ombre. Il fallait accepter et se taire, malgré tant de protestations intimes.

Sur la route, au hasard des rencontres, Joseph recevait les félicitations de ses camarades. Chez tous, on sentait une joie sincère qui ressemblait à l'approbation enthousiaste d'un peuple devant une élection bien faite. Le soir, au mess des sous-officiers, le nouveau promu « arrosa ses galons », selon le rite habituel. On chanta jusqu'à l'érailement. Le doyen des sous-officiers, un gros homme, « tout en boule », peut-être enclin à l'éloquence, fit même un discours, et ses paroles empruntaient à l'atmosphère je ne sais quoi de vaporeux et de hoqueté qui, sans cesser de surprendre un peu, traduisait bien cependant la joie de tous.

Le lendemain, Joseph Landuré était affecté à la Compagnie de mitrailleuses du Bataillon. Le capitaine, un homme qui unissait la tendresse d'un père à la fermeté d'un chef, le fit venir à son bureau :

— Ah ! Landuré ! Je suis content de vous recevoir à ma Compagnie.

— Mais ! mon Capitaine, je ne connais rien aux mitrailleuses ; je me sentirais, certes, plus capable de mener au feu un groupe de voltigeurs !

— Eh ! bien ! reprit le Capitaine, avec une pointe de malice, c'est une excellente occasion pour apprendre à devenir un parfait gradé d'infanterie. Ce n'est pas difficile, vous verrez...

Aidé de son chef de section, le sous-lieutenant Paradis, et de ses camarades, Joseph étudia donc sa nouvelle arme avec tout le sérieux de son âme ardente. Immédiatement, il se fit apprécier et aimer de ses hommes. L'un d'eux me disait un jour : « On ne pouvait tomber mieux. C'est un chef qu'on respectera, celui-là, parce que son autorité s'impose naturelle-

ment. Il a fait ses preuves ! et puis c'est quelqu'un qu'on aime du premier coup, parce qu'on connaît déjà son grand cœur » (1).

Sur une lettre, datée du 16 Avril, Joseph résume ainsi ses premières impressions :

Je suis nommé sergent (pour fait de guerre). J'ai été un peu gêné de l'apprendre, car cette nomination devait fatalement m'éloigner des brancardiers. Je n'ai cependant pas à me plaindre de ma nouvelle fonction. J'ai l'avantage d'avoir été affecté à une section sympathique. Mon sous-lieutenant est agrégé des lettres, homme de compétence universelle, catholique pratiquant, très simple d'allure et de relations...

Dans sa nouvelle unité, Joseph ne trouva plus le temps de s'occuper, comme par le passé, de la vie morale et religieuse du Bataillon. La garde au poste de police, les revues, les cours spéciaux, les corvées à surveiller, la responsabilité d'un groupe, tout cela ne lui permettait pas d'engager sa liberté dans quelque autre direction. Le devoir changeait avec la fonction. Le devoir ? c'était obéir à toutes ces voix qui commandaient, sans lui demander son avis. Le devoir ? c'était préparer l'avenir dans la minute présente avec les armes qui lui étaient confiées.

Parfois, dans ses conversations, il laissait percer le vif regret de ne pouvoir se donner tout entier aux âmes. Toutes ces vies misérablement ballottées, qui n'ouvraient sur rien, qui n'attendaient plus rien, il aurait voulu les « comprendre », vivre doublement à

(1) Voici ce que m'écrivait après la guerre le capitaine Gautier :

« Il est à remarquer qu'avec aucun autre prêtre les hommes se sentirent en plus parfaite communauté d'esprit. Le sergent Landuré sut conquérir en un instant les cœurs par sa souriante modestie. Toujours gai, simple, calme et sans affectation, il fut le bienvenu dans tous les groupes. »

leur service, être planté au milieu d'elles, comme un phare dans la mer, pour sentir tous leurs remous, mesurer leur profondeur, combler leur vide. Mais Dieu en avait décidé autrement.

Joseph laisse donc à un confrère plus jeune et moins expérimenté que lui la tâche d'aumônier de Bataillon. En revanche, il se consacre pleinement au ministère paroissial, à Tremblecourt et dans les villages environnants.

Laissons-le nous dire, avec sa réserve habituelle, ce que furent ces moments d'apostolat dans le déroulement très simple de sa vie.

Aux Armées, le 2 Mai 1940.

BIEN CHERS PARENTS,

Comment va la santé, par ce beau temps, à Kergouesnou ? J'ai été dire la messe dans un petit village, à trois kilomètres d'ici, et j'ai chanté les vêpres dans l'église de mon cantonnement. Les psaumes ont été fort bien chantés.

C'est le mois de Marie... Le printemps vient à peine de commencer et on n'a trouvé que quelques bouquets de lilas pour orner l'autel de la Sainte Vierge. Je pense à tout ce flot de prières qui, de tant de petites chapelles et d'églises, s'élèvera vers Notre Mère du Ciel. Je suis sûr qu'elle ne sera pas priée ailleurs comme elle le sera en France : aussi, ayons confiance et supplions Marie avec une tendre dévotion. Notre-Dame du Folgoat aura, sans doute, malgré la guerre, beaucoup de pèlerins dans son sanctuaire : *Patronez dous ar Folgoët*. J'aime bien donner son cantique à l'harmonium, quand j'ai l'occasion de jouer.... La vie est tranquille ici, mais on trouve toujours de quoi faire et même plus qu'il n'en faut.

On m'a fait suivre quelques cours spéciaux sur les gaz, les transmissions, l'observation. Peut-être irai-je faire un petit stage, un de ces jours ?

Vous trouverez sans doute que mes lettres se raréfient ; c'est que je reçois un tas de lettres depuis que j'ai les honneurs de la Presse (1). La préparation des dimanches (il y en a deux, cette semaine) me prend également un peu de temps...

Je viens de recevoir une lettre de Maman avec les « félicitations » de « Louis de Blois » — M. de Blois, de Coat-Méal, conseiller général du Finistère — ché ! comme une petite distinction peut faire couler d'encre ! en tout cas, je suis heureux des témoignages de satisfaction et de sympathie qu'on vous adresse à cette occasion.

Kénavo ! Demeurons unis dans la prière, aux pieds de la Vierge Marie.

Je vous embrasse bien fort.

JOSEPH.

Aux Armées, le 11 Mai 1940.

BIEN CHERS PARENTS ET SŒURS,

Un petit mot pour vous dire que je me porte bien. Nous avons fait hier une manœuvre sur un champ de bataille de l'autre guerre. Cela nous a permis de voir que nous n'étions que de petits soldats à côté de ceux de 14.

Demain, fête de la Pentecôte. Je ferai le curé de la paroisse. Invoquons avec confiance le Saint-Esprit, lui qu'on oublie si souvent et qui pourtant a un rôle si important dans notre vie surnaturelle. Demandons-lui d'inspirer nos chefs d'Etat et d'Armée.

Je vous envoie une photo, souvenir de la prise d'armes. Malgré le temps sombre, elle n'est pas mal réussie, n'est-ce pas ? A ma droite, mon sous-lieutenant ; à ma gauche, celui qui a été blessé dans mon poste.

Merci de vos prières aux pieds de N.-D. de Folgoat. II

(1) Un de ses confrères avait publié un article « *Alerte, poste n° 6* », qui fut propagé un peu partout, à Kernilis et dans les environs.

Faut prier beaucoup la Sainte Vierge pendant ce mois et espérons qu'elle nous sauvera, une fois de plus.

Je vous embrasse bien tendrement et vous demeure uni étroitement dans le Christ-Jésus.

JOSEPH.

La vie passait ainsi, dans ce village lorrain, comme le jeudi des enfants. Les événements se liaient les uns aux autres avec une simplicité dont on ne songeait plus à s'étonner. La guerre avait un peu perdu de sa réalité diabolique. Civils et militaires qui, au début, formaient deux peuples méfiants l'un de l'autre, ombrageux et distants, s'étaient enfin unis devant une même perspective de vie. Chaque famille avait ses habitués, chaque soldat avait son toit, où il retrouvait la douceur familiale, une sorte de convoitise des vraies valeurs. Autour d'une même table, le soir, on débattait ses pensées et son histoire, et chacun s'accrochait passionnément à tous ces charmes de l'étape, comme si le film de sa vie eût dû s'arrêter là.

Joseph distribuait un peu partout ses moments de liberté, pour contenter tout le monde. On était jaloux de sa présence, dans le village. Le matin, il faisait sa toilette chez M. le Maire, déjeunait dans une famille de treize enfants, puis, autre part, il écrivait. Il affectionnait plus particulièrement cependant ces maisons toutes grouillantes d'enfants, où la vie coule à pleins bords, car il y voyait l'image de sa propre famille, et y trouvait une grandeur, un repos, quelque chose de magnifiquement ajusté à la loi divine et à lui-même.

Que cette paix sans embûche se trouvât menacée demain, peut-être même détruite par quelque sort hostile, il fallait s'y attendre, mais cela dépassait tous nos calculs.

Le 11 Mai, dans la nuit, un ronflement insolite, accompagné d'un bruit monstrueux de pierres, ébranla

le village. Eveillés en sursaut, les soldats sortirent de leurs granges. Dans la Direction de Toul, une clarté rougeâtre balayait tous les reliefs de la plaine. Un peu plus à l'Est, vers Dieulouard, un geyser de fumée phosphorescente montait dans la nuit... Désastre... Inquiétude.

Le lendemain, on apprenait que Toul, Nancy et Pont-à-Mousson avaient été bombardés, qu'un officier de la Division avait été terriblement déchiqueté dans son lit... Cette fois, c'était pour de bon !

L'armée allemande avait déclenché sa grande attaque sur l'ensemble du front. La vraie guerre venait d'éclater...

Sur l'heure de midi, des escadrilles de bombardiers, rapprochés à une envergure d'aile, passèrent au-dessus du village, comme des condors. Les carlingues étincelantes fonçaient dans les nuages, émergeaient puis disparaissaient à nouveau. Les soldats, adossés aux murs des habitations, observaient le vol des oiseaux d'acier. Des réflexions violemment apostrophées s'échangeaient d'un groupe à l'autre.

« Les croix noires ! Les croix noires ! » Et nos aviateurs, qu'est-ce qu'ils « fabriquent », etc... La D.C.A. se mit à cracher ses flocons de ouate noire, cherchant à atteindre les carapaces inaccessibles... Une rancune vivace crispait tous ces visages tendus vers le haut... L'aviation, en sillonnant le ciel, avait jeté l'alarme, ébranlé les assises de cette vie qu'on aurait crue définitivement à l'abri... Un grand choc venait de se produire, un choc qui ressemblait à un bouleversement, à une ruée, à une vague qui s'engouffre dans une brèche. De minute en minute, on croyait entendre « l'appel aux armes ». Chacun lisait sa destinée comme dans un livre.

Le soir, dans la petite église, beaucoup de soldats étaient à la prière pour maîtriser ce tremblement qui saisit tout l'être à l'approche d'une passe difficile. La cloche qui tintait tous les soirs dans le village n'avait jamais été si promptement obéie. Landuré était là, et jusqu'à la nuit tombante il redonna aux consciences la paix et la force de Dieu...

Le lendemain 12 Mai, le 1^{er} Bataillon du 24^e R. I. partait pour le front.

CHAPITRE V

Le premier combat

« Le repos est défendu. Marche, marche
toujours, âme avide d'éternité ! »

(Geneviève HENNET de GOUTEL)

Le 10 Mai, l'ennemi déclencha donc sa première offensive sur la France. Nos armées du Nord furent engagées en Belgique dans les conditions que l'on sait. Tandis que la bataille faisait rage aux abords de Sedan, le haut commandement résolut de tenir ferme sur l'Aisne. Le 1^{er} Bataillon du 24^e R. I., arrivé le premier de la Division, prit immédiatement position sur les bords de la rivière, entre Asfeld et Balham. Un front de huit kilomètres pour six cents hommes et personne derrière. La Section de mitrailleuses du sous-lieutenant Paradis, dont faisait partie le groupe du sergent Landuré, fut mise en batterie sur une crête dominant toute la vallée de l'Aisne, entre les villages de Aire et d'Asfeld, avec mission d'interdire tout débouché allemand sur la rive Sud du canal.

...Sur la route, les évacués, chassés par le canon et l'incendie, passaient sans interruption... Ces gens-là ne s'étaient décidés à quitter leur terre qu'à la dernière minute et parce qu'ils ne pouvaient pas faire autrement. Sur des chars à quatre roues, ils avaient entassé pêle-mêle des chaises, des matelas, des meubles, tout le nécessaire pour vivre petitement à l'aventure. Certains poussaient des voitures à bras chargées d'objets hétéroclites.

Landuré assistait à cette chaîne de misère. Son cœur battait de pitié. Plusieurs fois, il accompagna ces réfugiés jusqu'à la butte dangereuse où la veille un de nos agents de liaison avait été blessé à la tête... Il pesait tous les sacrifices de cet exode. Il savait que le front était large... et que bien loin encore par derrière, dans les bois et sur les routes, la guerre était déclarée à tout le monde. Il se souvenait de cette jeune femme

qui emportait dans une brouette ses deux enfants tués à côté d'elle, pour les enterrer en terre française. Il revoyait par la pensée ces autres enfants qui avaient peur sur la route et qui demandaient à chaque pas une tartine à leur mère.

Et devant ce lamentable défilé, son cœur se faisait plus large encore. A tous, il prodiguait ses soins, ses conseils et ses consolations.

« Encore quelques centaines de mètres et vous serez à l'abri. Allons ! courage et que Dieu vous garde... »

Le 17 Mai, on amena au poste de secours un grand blessé, G. C. Deux brancardiers étaient allés le chercher à 100 mètres Ouest de Balham, au milieu des éclatements et parmi les barbelés. L'explosion d'une grenade F. I. qu'il portait à la ceinture avait fait éclater sa rate et perforé son estomac. Son flanc gauche avait l'aspect d'un cratère sanglant qui répandait sa lave sur toute l'étendue de son corps. Son bras gauche n'était plus qu'un horrible moignon...

Le sergent Landuré s'approcha du brancard, offrit son aide au médecin, se pencha sur le blessé pour lui donner un peu d'affection... puis revenant vers moi, il me dit : « Quand je vois l'intensité de ces souffrances ! Quand je songe à ce que dut être la violence de l'attaque de ce matin, j'ai honte de porter ma Croix de Guerre. J'éprouve comme un besoin violent de la décrocher de ma capote et de l'épingler sur la poitrine de ce pauvre gars. »

Ainsi, chaque fois que ce prêtre paraissait, c'était comme dans une ombre pour mettre en relief la clarté des autres.

.....
Les autres bataillons et l'artillerie de la Division débarquèrent à leur tour. Un nouveau front squelettique s'organisa immédiatement.

Le dimanche 19 Mai, fête de la Sainte Trinité, les Allemands franchirent l'Aisne et le Canal, attaquant aux portes d'Asfeld et de Balham. Depuis huit heures du matin, des crépitements de mitraillettes, auxquelles nos hommes répondaient, des bombardements de 77 et de 75, des « minen » et des mortiers, un vrai tonnerre de feu, une pluie de ferraille et de balles ne cessait d'encourager la progression allemande.

...La situation était grave. L'adversaire, nombreux et mordant, s'élançait à dix contre un. Les sections attaquées devaient se replier sous le nombre. Les mitrailleurs du sergent Landuré, dans des cagnas de feuillage, à l'abri des talus et des tranchées, sous les arcades d'acier, s'inquiétaient et se pressaient autour du prêtre pour chercher la paix, et la vertu même de l'action.

Le chef de bataillon, ferme et calme à son poste, suivait les péripéties du combat, organisant la défense, fixant les tirs de barrages, demandant des renforts d'infanterie et de chars et préparant, à cinq kilomètres d'intervalle, des contre-attaques avec les quelques douzaines d'hommes dont il disposait au soutien.

A 18 heures, le commandant envoya le télégramme suivant : « Très forte attaque ; prévoyons encerclement rapide ; demandons d'urgence renforts. » Les documents secrets furent immédiatement brûlés. Chacun attendit avec anxiété l'enjeu de la bataille. C'était une effroyable symphonie dont on méconnaissait le thème...

Une demi-heure après, deux autos mitrailleuses se présentèrent. Le grincement des chenilles pénétra jusqu'au fond des sapes de glaise comme un signe de délivrance. Au versant des talus, sur la lisière du bois décharné par le bombardement, chacun se sentit une âme de chef.

« En vitesse, les gars ! ça barde dans le secteur ! Et du nettoyage, s'il vous plaît... Un peu de champagne avant d'entrer dans la danse ? »

Il faut avoir vécu ces moments d'angoisse où chaque minute recèle un tragique mystère et semble pousser l'homme vers une terrible fatalité, pour comprendre toute la joie d'un rayon d'espérance.

Dans les tourelles de ces chars de combat, des jeunes de vingt ans allaient tenter leur première expérience du feu, et se jeter dans la bataille pour « boucher les trous ». Engagés d'abord à Asfeld, ils firent la plus folle des contre-attaques avec quelques fantassins de renfort, entraînés par le capitaine commandant la Compagnie de ligne — un ancien de l'autre guerre, un brave à « tous poils ».

En quelques minutes, l'assaillant fut culbuté au delà de ses positions de départ.

Mais à Balham, la position devenait infernale. Des détachements d'avant-garde s'étaient infiltrés dans le village. Notre ligne de défense était coupée en plusieurs points. D'urgence, il fallait réparer les brèches, reprendre le terrain perdu.

— Allez, les gars ! cria l'officier, que sa victoire splendide galvanisait. En avant ! direction de Balham.

— Mais nous n'avons plus de cartouches de mitrailleuses ?

— Ça ne fait rien, vous tirerez avec des obus de 25.

Et ces jeunes, à qui il faut d'immenses bouleversements, de grands coups à produire pour trouver l'exaltation de leur énergie, s'élancèrent au combat dans leurs machines d'acier. Derrière ces engins de protection, nos hommes contre-attaquèrent, sous le feu continu de nos armes automatiques et de notre artillerie.

Ici encore, l'Allemand fut refoulé sur ses bases de départ, de l'autre côté de l'Aisne.

En moins d'une heure, Balham était repris. Un bataillon d'en face était décimé. Des prisonniers revenaient dans nos lignes avec leurs gardiens. Sur le champ de bataille, des armes et du matériel jonchaient le sol au milieu des cadavres. Sur la rive gauche du canal, un tireur, la poitrine ensanglantée par une rafale, gisait recroquevillé sur sa mitrailleuse muette et mutilée.

Le lundi de la Trinité, Joseph commentait ainsi le premier combat :

BIEN CHERS PARENTS,

Depuis que nous vivons dans la « nature », nous avons perdu la notion du temps et nous ne savons même plus la date du jour où nous vivons.

Hier, dimanche, journée de bataille. Je n'y ai pas participé, mais je puis vous dire que notre bataillon s'est magnifiquement distingué.

Nous avons devant nous, de l'autre côté de l'Aisne, de jeunes soldats entraînés, grands et minces, criant au combat : leurs camarades jonchent littéralement la vallée. Leur matériel est resté là.

Hier, un sergent d'une compagnie voisine a été fait prisonnier. Il s'est d'abord laissé faire, puis il a réussi à s'échapper, après une astucieuse manœuvre. Il est revenu avec le casque et le mauser d'un Allemand. Malheureusement, il a été blessé à la main.

L'aviation française a été admirable hier ; nos aviateurs ont été d'une prouesse qui nous faisait battre des mains. L'un d'eux, trop hardi, a été touché et a flambé en quelques minutes. Je ne serai content que lorsque je l'aurai vengé.

Ma pièce de mitrailleuse est installée en D. C. A. et déjà mes balles ont sifflé aux oreilles des aviateurs allemands. Ils passent sans nous bombarder. Il est vrai que le Bon Dieu, que je porte sur moi, nous protège.

Hier soir, à un moment que nous avons cru critique, j'ai calmé les hommes de mon groupe. L'un de mes tireurs avait placé une statue de Sainte Thérèse à côté de sa pièce et s'est mis à réciter son chapelet avec ferveur.

Je crois bien qu'ils n'en font pas autant en face. Voilà pourquoi après un succès passager, ils ne nous auront pas ! Non et non !! !...

Je vous embrasse bien tendrement.

JOSEPH.

Dans tous les journaux, le lendemain, on commenta sous un titre anonyme l'exploit du 1^{er} Bataillon du 24^e R. I. Dans certains milieux militaires, on le mettait, avec un peu d'exagération, sans doute, au rang des grands faits de 1914...

Hélas ! ces éclatants succès devaient rester sans lendemain !

CHAPITRE VI

Ministère sacerdotal après le combat

« Ceux qui entraîneront un grand nombre dans la voie de la vérité et de la justice, resplendiront comme des étoiles, dans les perpétuelles éternités. »

(DANIEL XII.)

Après huit jours de fatigues harassantes, les âmes et les corps avaient besoin de se refaire. Le bataillon descendit prendre une semaine de repos en réserve, dans les bois de Saint-Loup, en Champagne. La première Compagnie et la section de mitrailleuses du sous-lieutenant Paradis se replièrent au Sud d'Aire, dans un petit bois à moitié déchiqueté par le bombardement, quelque peu à l'arrière des lignes où se jouait la destinée du pays, prêtes à bondir au premier appel...

Tous les matins, l'abbé Landuré célébra la messe. Une planche sur deux caisses à munitions formait l'autel entre deux pins suffisamment touffus. Une toile de tente, soigneusement camouflée par des branches, servait d'abri. Une grande croix de bois dominait cette installation rustique. Deux bougies, enfoncées dans des goulots de litres, brûlaient de chaque côté de l'autel. Les assistants, nombreux et recueillis, regardaient et priaient, masqués aux avions par ce qui restait du taillis... Là, dans la « nature », le Sacrement était offert à tous et tous y participaient, les officiers et les hommes, unis dans une même prière.

Dans ce cadre sans nulle variante, ce qui dominait, c'était l'idée de la mort. Chacun la toisait avec une placidité étonnante. Elle était dans le ciel, sur la terre et dans tous les cœurs. Elle rôdait autour de ce bois, où se renouvelait le sacrifice rédempteur. Elle créait chez tous une sorte d'émotion, de fraternité.

Au pied de l'autel, l'histoire se recomposait dans les esprits. L'imagination se portait sur les premières misères que la guerre avait engendrées dans nos rangs : celui-ci déchiqueté sur sa mitrailleuse, à la

défense de Balham ; celui-là qui a soif sur un brancard et qui appelle vainement sa mère ; cet autre qui demande qu'« on l'achève ». Tous ces beaux enfants avec lesquels on avait joué dans son pays et qui étaient morts sur un autre secteur ou qui restaient mutilés ou aveugles.

Tout cela montait vers Dieu avec l'offrande du Christ à son Père. Toutes ces vies inquiètes, bouleversées par l'actualité du sacrifice, le prêtre les tenait dans ses deux mains avec l'Hostie de la messe. Jamais peuple fidèle n'avait été mieux uni à l'autel... Jamais messe n'avait eu plus de sens, plus d'ouverture, plus de plénitude, plus de réalité poignante et compréhensive !

Le 21 Mai 1940, Joseph Landuré écrivait à sa sœur :

Je me suis un peu éloigné du danger et je fais du « camping » comme les scouts, dans un bois. Nous y sommes bien tranquilles. Ce matin, j'y ai dit la messe. Un jociste et un étudiant m'avaient confectionné un autel de fortune. Quelques caisses de munitions et une planche recouverte d'un couvre-pieds formaient l'autel. Des fleurs sauvages fraîchement cueillies mettaient sur ce pauvre assemblage une note plus gaie... J'étais ému jusqu'aux larmes de célébrer la messe dans ce décor champêtre, devant une assistance aussi nombreuse et aussi recueillie.

Durant tous ces jours de repos et d'attente, les hommes aménageaient le camp : creusement de trous individuels, camouflages des tentes.

L'avion de reconnaissance trop connu, le « coucou » comme on l'appelait, venait de temps en temps suspendre la besogne. Aussitôt les hommes reprenaient leurs armes. Les balles traceuses crépitaient dans l'air, cherchant à atteindre l'oiseau d'acier dans l'azur de notre beau ciel de France.

Le soir, sous les ailes des tentes plusieurs jouaient aux cartes, d'autres commentaient avec chaleur la page d'histoire qu'ils avaient vécue. Joseph participait à toutes les distractions de ses hommes, simplement, au hasard des entrevues. Il le raconte ainsi :

BIEN CHERS PARENTS ET SŒURS,

Nous sommes toujours dans notre bois. Hier soir, l'avion de reconnaissance sur nous a été abattu. Maintenant, nous sommes tranquilles. Celui-là nous épiait constamment et pas moyen de le descendre. Tout le monde a poussé un « bravo » quand on l'a vu percuter au sol. L'aviation allemande semble être occupée ailleurs. Elle ne nous fait plus l'honneur de sa visite... C'est le calme dans le secteur... Les Allemands enterrent sans doute leurs morts. Le jour, nous poursuivons les écureuils dans leurs gracieuses évolutions. Je lis, écris de même, prie trop peu, dors beaucoup. Je dois jouer aux cartes pour tuer l'ennui des autres, mais pas pour mon plaisir, vous le savez bien. La nuit, il pleut souvent, mais notre tente est solide et bien tendue.

Je pense que tout va bien chez vous et chez Jean Roué. N'y a-t-il pas eu de blessés parmi mes compatriotes ? Allons, courage ! Sainte Anne veille sur nous tous avec une tendresse spéciale, ainsi que Notre-Dame de Folgoat. Bien des choses de ma part à tous les amis.

Je vous embrasse bien tendrement, en vous recommandant au Cœur de Jésus.

Kenavo.

JOSEPH.

Dans toutes ses lettres envoyées du front, Joseph fait silence sur son ministère sacerdotal, et pourtant quelle activité féconde ! Durant tous ces jours d'alerte, il portait des hosties sous sa capote, dans une petite custode de vermeil, pour pouvoir communier ses hommes en viatique, partout, et à toute heure. On le voyait s'enfoncer solitaire dans les taillis, pénétrer sous une

guitoune, descendre au fond d'une tranchée, pour distribuer le Dieu des forts. Très peu de soldats remarquaient cette visite quasi-muette, sans bruit ; mais elle ouvrait à l'imagination de tous les communiant le chemin de leur village et celui du ciel. Le soir, « comme Jacob qui disposait d'une pierre pour oreiller et dans son sommeil voyait le monde invisible », ainsi tous ces soldats qui avaient reçu leur Dieu au hasard d'une rencontre avec le prêtre, se sentaient assistés, protégés par sa présence, jusqu'au jour de la grande angoisse.

CHAPITRE VII

Les derniers jours

« J'ai un rendez-vous avec la Mort, sur
un coteau déchiré par le fer. »

(Alain SEEGER, Poète américain.)

Le 4 Juin, le bataillon quittait Saint-Loup en Champagne, pour occuper de nouveau les rives de l'Aisne et du Canal, au Sud du Condé-lez-Herpy. L'axe principal de combat était la route qui va du bois de la Coque à la ferme de Pargny.

A la hauteur de ce hameau, l'Aisne s'écarte brutalement du Canal et enlace en sa boucle, jusqu'à Château-Porcien, une bande de terre assez importante. Tout cet espace est marécageux, clairsemé d'arbres, de saules et de buissons... Nous l'appelions communément le « secteur de l'île ». Deux compagnies y étaient installées. Le groupe de mitrailleurs du sergent Landuré appuyait une des sections de choc de la première compagnie. Les pièces étaient soigneusement camouflées dans les hautes herbes, à mi-pente, en lisière d'un petit bois. La position était médiocre et dangereuse, mais nécessaire pour interdire l'accès de l'île à l'ennemi, avec le personnel réduit dont nous disposions.

On avait parfois l'impression qu'une armée opposée était savamment bloquée sur un point précis de notre position et qu'au commandement d'un observateur attentif, elle fauchait tout ce qui entraînait dans le champ de tir.

Un soir, on amena au poste de secours un grand blessé, le sergent Bertrand, un non-baptisé. Ce sous-officier s'était porté en avant de sa pièce pour observer la progression d'éléments qui s'infiltraient à travers des champs de blé, et pour régler son tir en conséquence. Il avait eu à peine le temps de faire quelques mètres, qu'une rafale de mitraillette le coucha par terre. Quatre balles lui avaient transpercé la jambe au niveau du genou. Pendant que je m'employais à

lui bander la blessure, il me fit cette confidence, témoignage patent d'une charité qui se moque du danger : « C'est Landuré qui est venu me chercher dans les herbes. Sans lui, la terre aurait bu tout mon sang. Jamais, je n'oublierai le souvenir de ce prêtre qui a sauvé ma vie, en sauvant le reste de mes forces... Pourtant le passage était difficile. »

Quelle belle fraternité d'armes et quels lumineux souvenirs que ces heures ardentes où, sous le même uniforme, le prêtre allait chercher son frère, tombé sous les coups de l'adversaire commun !

« De son trou de misère », Joseph Landuré écrivait à un de ses amis de cours, Jean Monot, prêtre-instituteur, la lettre suivante :

Aux Armées, le 7 Juin.

MON CHER JEAN,

J'ai dormi comme un prince, à côté de ma tranchée. Je dis « à côté », car chaque fois que je dors dans les trous j'ai des cauchemars : je me crois dans une tombe, j'étouffe, je lance des ruades, je me lève pour aspirer un bon « bol d'air ». Je dors désormais à côté du trou, prêt à y glisser à la moindre menace de « minen » et à commander le feu, en cas d'attaque.

Mes deux pièces de mitrailleuses sont là, bien cachées, bien protégées, avançant leur museau dans un créneau, n'attendant qu'un mot pour cracher la mort...

Dieu a sans doute eu ses desseins, en me mettant à la mitrailleuse. Ici, ma vie de prêtre tend parfois vers zéro. Plus de messe le matin, parce qu'on est à la merci de la moindre attaque. De temps en temps, une conscience réveillée par la crainte vient se mettre en règle : il y en a qui viennent de loin ; *Deo gratias*. Je dirai même qu'on ne trouve pas dans la vie que je mène beaucoup de sacrifices à offrir : on s'habitue tellement ! Au Séminaire, j'avais parfois des élans de générosité et je voulais, comme les Saints, coucher sur la dure ; évidemment, je ne

pouvais fermer l'œil. Maintenant, je me demande s'il y a du mérite à coucher par terre : on y dort aussi bien que dans ce qu'on appelle un lit dans le civil.

Je constate que je fais une drôle de lettre, sans m'en apercevoir : j'ai pris le genre « confession » d'un livre que j'ai lu pendant mes quelques jours de répit « Journal d'un Curé de campagne », de G. Bernanos, avec le génie en moins, naturellement.

Pour en finir avec ce genre de considérations, je te dirai encore que, contrairement à ce que je croyais, on ne fait pas ici de belles méditations sur la mort ! Pardon, je suis drôle !...

Je prierai pour toi et tes élèves tous ces jours-ci, et, ce matin, j'ai offert un sacrifice pour eux...

Le soir même où Joseph écrivait cette lettre, une tristesse lugubre enveloppait les choses et les hommes. Le bombardement commença à rouler dans les airs. Des projecteurs fouillaient la nuit. Des sections montaient en renfort aux avant-postes ; les avions sillonnaient la voûte sombre, tels des anges noirs porteurs d'un message de mort. A basse altitude, des « Messerschmitt » lâchaient de-ci, de-là, dans les ténèbres, des fusées orange pour mieux percer la brume et enregistrer tous nos mouvements. Plus haut, dans la zone imperceptible du ciel, quelques bombardiers déversaient leurs chapelets de bombes. En plusieurs endroits, l'île prenait l'aspect d'une terre labourée, prête à recevoir une semence, et chaque instant que les hommes vivaient sur cette terre, leur donnait la pensée et l'inquiétude de ne plus vivre le lendemain.

Le dimanche 9 Juin, à 3 heures 30 du matin — on était habitué à ces genres de repos dominical — bombardement intense sur tout le front. Un tir roulant d'artillerie pilonna notre ligne de défense, assez fragile dans sa constitution trop linéaire. Une cascade de

tonnerres s'engouffra dans la vallée et retentit dans les bois en des variations symphoniques indéfiniment répétées par les échos de l'Aisne. Des averses de « minen » surprirent les hommes sans abri. Un arrosage d'acier, une grêle de feu, s'abattit sur nos défenses. Les ponts, les charpentes, les murs, tout ce que la main de l'homme avait édifié, s'écroula sous la pluie des obus... Les vitres sautaient sous les déflagrations. Les maisons, trouées, vomissaient de partout la fumée des explosifs et une poussière rougeâtre. Sans trêve, des crépitements de mitraillettes accompagnaient le flot d'un peuple décidé à pousser à fond son exode... L'alerte fut donnée. Chacun, cloué sur place, attendit la vague meurtrière près de déferler, invisible dans la nuit. Et comme si la nuit n'avait pas été assez épaisse pour le désastre en route, voici lancées sur nous des nappes de fumée par des obus fumigènes ou par des réservoirs portés à dos d'homme. Impossible de voir à trois mètres. Les yeux étaient vaincus les premiers. Les hommes, accrochés à leurs armes, tiraient dans l'invisible, « au petit bonheur ». Des cris montaient on ne sait d'où :

— Maman ! Mon fils ! Mon Dieu, au secours ! A moi ! je meurs !

Comme elles font mal, ces voix des héros que l'histoire ne retient pas, et qui appellent dans la solitude du combat des témoins de leur dernier souffle !

Tout-à-coup, une voix claire, solennelle, ferme, s'éleva de tout ce désordre, de tous ces gémissements de mort :

« Demandez tous pardon à Dieu de vos fautes. Offrez vos souffrances et vos inquiétudes pour vos péchés. Je vous donne l'absolution. »

Et debout, impassible sur la tranchée, cherchant à voir malgré tout, le sergent Landuré fit le dernier

signe de croix de sa vie et rendit à Dieu et aux hommes le dernier service de sa grande âme.

Aussitôt, le grand souffle de Dieu passa ; il envahit tous les esprits, tendus et prêts à l'action. Des ardeurs de prière et d'amour, des velléités d'héroïsme obscur traversèrent tous ces êtres haletants sous la foudre du combat. Les uns firent le signe de la croix, d'autres se découvrirent, les plus inflexibles se turent religieusement. Chez tous, cependant, il y eut cette conscience que le devoir dépassait les contingences humaines, et même ceux qui n'étaient guère familiarisés avec l'idée de Dieu finirent par se rendre à l'influence d'une clarté divine qui les fit consentir au sacrifice de ce qu'ils avaient de plus cher.

Le prêtre avait sauvé l'essentiel. Et l'infini Présent invisible enveloppa tout de sa paix intime ; les pensées, les actes, les craintes et les oblations...

Vers 4 heures du matin, l'infiltration était effective en maints endroits. Surgissant par derrière, l'assailant raffait les pièces et les guetteurs surpris. Une section fut faite prisonnière. Un autre se replia sur la droite. Les agents de liaison revenaient aux divers P. C. sans avoir pu remplir leurs missions. Les liaisons téléphoniques étaient coupées, et chaque groupe isolé ne pouvait aider ses voisins ou compter sur leur secours. Des morts ? Il y en avait un peu partout, couchés dans toutes les positions. Les blessés remontaient en grand nombre vers le poste de secours du bois de la Coque. Bientôt, il n'y eut plus de brancardiers. Des soldats, l'arme à la main, courbés vers la terre, le menton au genou, s'agitaient comme une poignée de souris dans un piège.

La tenaille faisait déjà sentir son étreinte. Une aviation, maîtresse du ciel, la dirigeait.

La troupe, cependant, restait à son poste. La consigne était de tenir « coûte que coûte ». Certains, hypnotisés par une vision effarante... reprenaient un dialogue mystérieux avec des êtres invisibles ; d'autres, accotés à la muraille, articulaient des mots, des formules insaisissables. On sentait chez tous, cette gravité et ce recueillement qui préludent à la réception d'un sacrement. Tous ces visages, pourtant si jeunes, semblaient avoir vieilli tout-à-coup : on aurait dit le même âge chez tous : l'âge du sacrifice.

Le sergent Landuré demeurait ferme à son groupe, au milieu de corps chavirés. Durant ces minutes d'attente mortelle, où toute la vie se présente en un clin d'œil, dans une fulgurante clarté, il avait toujours une parole pour consoler ceux qui aiment trop la vie et qui hésitent à s'engager, parce qu'ils n'ont pas la foi en l'autre vie.

« Courage ! leur disait-il ; si vous mourez, votre mort vous rendra à Celui qui a dit : « Il n'y a pas plus grande preuve d'amour que de donner sa vie pour ceux qu'on aime. »

Dans le bruit de la bataille, pendant le tir de ses pièces, il priait tout haut pour ouvrir à la grâce ces cœurs roidis par l'ignorance et le sentiment du danger, la peur qui tue. Puis, il se renfermait dans un religieux silence pour reprendre courage en sa foi, ou pour entendre cette Voix intérieure qui demande si tout est prêt.

Tout était bien prêt... A peine venait-il de donner un ordre aux quelques hommes qui lui restaient, qu'un éclat d'obus lui sectionna cruellement le bras, à l'épaule.

« Vite un paquet de pansement ! Landuré est touché. »

On s'empresse, on emmaillotté sa blessure.

« Ce n'est rien, ne vous occupez pas de moi. Tirez toujours, et visez juste, notre devoir n'est pas accompli. »

A cet instant, Landuré toucha au sublime, au faite même de sa courbe. Tout autre soldat, ainsi mutilé, aurait souhaité l'évacuation, jugeant le devoir accompli et l'honneur sauf ; lui, non ! Avec son mépris des valeurs humaines — il avait autre chose devant les yeux et dans l'esprit — il continua la lutte, avec ce qui lui restait de forces. On eût dit qu'il attendait qu'une autre voix, celle de Dieu, ordonnât le repli. Courageusement, il remplaça un de ses hommes sur la sellette de la mitrailleuse et tira jusqu'à l'épuisement des bandes de munitions. Mais Dieu sonna le rassemblement. Une rafale de mitrailleuse l'atteignit en pleine tête. Et comme ces gaines luisantes qui protègent en hiver les bourgeons de certains arbres et tombent, une fois leur rôle accompli, ainsi l'abbé Landuré tomba et s'endormit avec les autres, sur la grande nécropole agreste. La grappe humaine qui vivait de lui, et pendait à son âme était trop lourde, et quand Dieu eut cueilli cette grappe pour l'allégresse du ciel, il cassa aussi la branche pour qu'elle participât au festin des élus. Sur la mitrailleuse, la tête courbée sur la décharge, il avait, « m'a-t-on dit », le sourire aux lèvres, comme celui que la mort surprendrait en plein dialogue extatique, comme celui qui voit la Gloire, l'Essence divine à la minute même de son sacrifice.

« J'ai pleuré, et j'ai compris ce qu'était le devoir, disait un de ses hommes, quand j'ai vu ce prêtre, mon chef et mon ami, écroulé sur sa pièce. »

Si tout soldat qui marche aux balles, qui halète sous le feu du combat, n'est pas forcément un héros, s'il est vrai que « ce n'est ni la tyrannie des puissances

infernales, ni le sombre décor des catastrophes qui font la nature héroïque, mais d'abord l'immolation spontanée, ardente et continue de tout égoïsme, le don joyeux de son être à Dieu et à sa Patrie », ce prêtre certes réalise la vraie définition du héros. Il ne s'est pas résigné, il s'est élancé. Il n'a pas accepté le repos ! Il a demandé la lutte. Sa manière de lutter et de souffrir a sonné l'infini...

Une heure plus tard, je voyais arriver au poste de secours du bois de la Coque, le sous-lieutenant Paradis, son chef de section. Un turban de gaze tout imbibé de sang enveloppait sa tête... Pendant que le médecin nettoyait sommairement une entaille faite par une balle en séton, au niveau du temporal, je restai près de lui et reçus ses confidences.

« Vous direz au commandant que la situation là-haut est intenable. J'ai dû faire le hérisson, accoler les deux pièces du groupe Landuré dos à dos. Tous mes hommes sont morts ou blessés. Landuré est tombé le dernier de tous... Dieu a voulu garder « mon » prêtre jusqu'au bout pour bénir le sommeil éternel des autres. Vous direz aussi au commandant que Landuré a mérité tout ce que la France peut donner à ses vaillants défenseurs : la Légion d'honneur, la Médaille militaire, et le reste... »

Il y avait dans sa voix cette sorte d'exaltation émue des hommes dont la vue s'est rassasiée de grandes choses, une sorte de grisurie de l'action. Ses paroles tombaient en cascade précipitée comme si le temps avait été trop court pour réciter cette belle histoire qu'il savait par cœur.

« Mon » prêtre est tombé le dernier de tous ! » Je sentis passer dans ces mots le souffle d'une grande amitié que j'avais maintes fois constatée et le grand

respect qui enveloppe la personne de ceux qui n'ont rien de petit.

« Mon » prêtre, c'était la traduction très simple d'un attachement profond à cette force spirituelle qui unifie les âmes sur les sommets et diffuse en toutes comme un élan nouveau pour le combat.

Plus tard, le sous-lieutenant Paradis a écrit à l'auteur, cette lettre magnifique :

— ...J'ai assez peu connu (nettement connu) Landuré. J'ai vécu certes des heures extraordinaires à ses côtés, mais vous savez combien il se livrait peu, commandant son groupe plus par actes que par mots, toujours calme, maître de lui et peu loquace. Timidité ? N'y avait-il pas également une certaine difficulté à s'exprimer ?...

Sa mort fut digne de lui ! Il faisait de l'héroïsme comme on respire ; et même pour le témoin averti, une certaine réflexion était nécessaire pour se rendre compte et apprécier les mérites de cette attitude toujours prodigieusement calme.

Il s'est départi une fois de cette sérénité, quelques instant avant sa mort.

Déjà blessé à l'épaule, sans évacuation possible (il avait certainement refusé : « Ce n'est rien », m'a-t-il dit, sans une crispation de douleur, avec son éternel sourire), accroupi près d'une mitrailleuse, brusquement il se détend, bondit.

— Où allez-vous ?

— On ne peut tout de même pas les laisser là, si près. Ce furent ses dernières paroles, tout au moins celles que j'ai pu entendre.

Avait-il vu, dans ce fumigène opaque, cet Allemand, à quatre mètres de nous ? Il fut plus prompt que lui (il n'eut que le temps de le mettre en joue) et que moi, qui l'ai abattu quelques fractions de secondes trop tard.

Landuré s'écroula, frappé en pleine tête de plusieurs balles de mitrailleuse. Aussitôt vengé, certes, mais mort ! Stupeur et désarroi pendant quelques instants, mais la

nécessité du combat fit loi, et il reprit immédiatement plus âpre, plus violent. Mes hommes, galvanisés, résistèrent deux heures encore. A bout de munitions, sans ravitaillement, seul depuis 4 heures du matin avec une douzaine d'hommes, je me suis replié vers le canal pour essayer de sauver ces malheureux qui me regardaient avec des yeux, des yeux ! — et j'ai eu la douleur d'abandonner là Landuré, ayant à peine assez de bras pour ne pas laisser sur place matériel intact et blessés graves...

Souvent la pensée de son cadavre gisant sans tombe m'a poursuivi, mais je ne pouvais pas faire autrement. Est-il resté dans ce petit bois, à veiller sur ceux qui, à quelques pas de lui, comme lui avaient fait le don de leur vie. Je ne peux jamais revoir cette scène sans pleurer.

Ch. PARADIS.

Dans la fièvre de la bataille, on n'a pas le temps de s'occuper des morts ! Leur souvenir cependant nous obsède comme un livre passionnant qu'on a été obligé de fermer trop vite. Au hasard des rencontres, on se communique en deux mots leurs exploits, leur chute glorieuse sous la mitraille, puis on se tait. L'heure n'est pas de se laisser abattre par la disparition d'un ami ou d'un chef, mais de concentrer toutes ses forces intérieures pour faire face à l'épreuve qui nous guette. On admire les gloires qui ont coûté cher, mais on n'a pas le temps de leur rendre les honneurs !

Les paroles de l'officier revenaient cependant à ma mémoire comme le texte d'un testament à exécuter sur l'heure. « Vous direz au commandant que Landuré est tombé le dernier de tous »... Je sentais revivre en moi, comme auréolé d'infini, une âme, un rêve, un idéal, qui me donnait envie de pleurer. A une place que j'inventais dans cette nature implacable, je revoyais un frère, étendu par terre, horriblement tatoué et comme investi d'un cercle de feu.

Ayant reçu une mission, je voulus l'accomplir. Le chef de bataillon avait d'ailleurs besoin de savoir l'état des pertes causées par la poussée allemande, pour prévoir la défense immédiate de son poste. Dans le bois de la Coque, le P. C. était relié au poste de secours par un boyau de serpent. C'était un gourbi profondément creusé dans les couches calcaires. Des parois de gros rondins surmontés d'arcades métalliques constituaient une protection suffisante contre les projectiles. Le commandant Levert, un homme au passé éclatant, assis à sa table de travail, rédigeait un ordre de contre-attaque à exécuter dès l'arrivée des chars.

— Mon Commandant, je viens de voir le sous-lieutenant Paradis. Il a été blessé à la tête.

— C'est grave ?

— Non ! mon Commandant ! Dix centimètres de cuir chevelu proprement labouré, mais l'évacuation est nécessaire.

— C'est bon !... Un sous-officier, Landuré, prendra le commandement de la section !

— Il n'y a plus de sous-officier, mon Commandant ! Landuré est mort après avoir opposé, seul à sa pièce, une résistance héroïque, tous ses hommes sont morts ou blessés. Les mitrailleuses sont muettes. La ligne de défense est coupée.

— Ah ! les braves soldats ! Dans quel état « ils » ont mis mon bataillon !

Alors, il ferma les yeux ; il joignit les mains ; il s'enfonça dans des profondeurs de recueillement pour maîtriser son émotion et pour retrouver ce prêtre dont il admirait les vertus.

Puis, se ressaisissant :

« J'ai fait bien des campagnes, dit-il, j'ai commandé bien des assauts ! mais jamais je n'ai senti

pareille dérégulation ! L'adversaire est à 200 mètres. Nous n'avons plus de munitions. Les chars nous abandonnent. L'artillerie ne répond plus à nos signaux... Le haut commandement ne donne pas signe de vie ; que tous les hommes se mettent en lisière du bois et tirent jusqu'à leurs dernières cartouches... Lieutenant Legendre, envoyez le télégramme suivant au Colonel : « Sommes encerclés de toutes parts ; résistance impossible ; situation désespérée... »

Deux heures plus tard, après une joute disproportionnée, des Allemands ont pénétré dans nos derniers retranchements. Derrière eux, de gros chars de combat mâchaient l'herbe sur leur passage, nivelaient les tombes. Des sections motorisées défilaient sur la route. De la côte 104, une débauche de projectiles heurtait les arbres, démolissait les abris, nous cherchait pour nous écharper. Au milieu d'une fusillade à bout portant, des cris rauques mordaient nos cœurs et gonflaient notre inquiétude. Du fond de son abri, le Commandant donna l'ordre de cesser le feu.

« Rendez-vous, la résistance est inutile, levez les bras ! criez : « Kamarad ».

Les hommes obéirent, à bout de forces... Prisonniers !...

Sur l'Aisne, un splendide feu d'artifice s'incurvait au zénith comme un arc en ciel. Des fusées multicolores aboyaient dans le crépuscule pour célébrer la victoire allemande et redescendaient en pluie de feu sur la terre de nos morts. Les prisonniers, en ordre serré, remontaient à travers champs vers un point de stationnement inconnu. En avant de la colonne, un capitaine blessé à la hanche était porté par ses hommes ; des blessés, mentonnières blanches, bras en écharpe, transfigurés par une pâleur de malade, suivaient péniblement le convoi. Dans ce défilé de défaite.

les âmes se sentaient encore plus profondément unies dans une destinée commune : le malheur !

La dernière résistance armée était jugulée. On connaît la suite.

Le 10 Juin... le prêtre-instituteur recevait l'écho de la voix de son frère d'armes... C'était la lettre d'un mort...

« Je prierai pour toi et tes élèves, tous ces jours-ci, avait dit Joseph Landuré, et ce matin, j'ai offert un petit sacrifice pour eux... »

Nul ne saura la nature de ce sacrifice, qui est tombé comme un perle précieuse, dans la grande économie divine... mais une chose paraît certaine, c'est que Dieu agréa l'offrande de son prêtre... Ce même jour, les élèves de l'abbé Monot passaient les épreuves du certificat d'études et tous furent reçus. L'intercession, le sacrifice du prêtre-soldat étaient là pour le succès et la joie des petits, pour le progrès de leurs âmes. Dieu unissait sa volonté à celle de son prêtre. C'était la réponse divine à cette âme qui, toute sa vie, avait cherché patiemment, héroïquement, la volonté de Dieu à travers toutes choses.

CHAPITRE VIII

La tombe !

« Je vous laisse partir dans l'obscurité
et la glaise, mais Dieu vous ramènera
dans la lumière et la gloire. »

(BARUCH.)

Après cette guerre, on ne verra pas ces vastes plateaux hérissés de croix ; on ne cherchera pas les noms de ceux qu'on a connus, à travers les allées des vastes dortoirs, fleuris d'une même plante. Les grands cimetières sont pour les grands champs de bataille. Cette guerre a été une surprise et elle ne nous a pas donné le temps d'ensevelir nos morts. La nécropole ? c'est le chemin « défoncé », la rocaille, c'est le champ en friche, la tranchée qui s'est refermée d'elle-même, comme deux lèvres après un râle. Des tombes, il y en a partout, et le pèlerin les foulera au pied, sans le savoir. Elles sont dispersées sans ordre sur le bord de toutes nos routes, chacune orientée dans le sens où s'étendit le soldat pour mourir, où le jeta la secousse fatale. Tous ces humbles tertres isolés ont reçu cependant des soins empressés. Ici, un entourage de baguettes courbées ; là, un encadrement de pierres simples, les pierres du sentier... Autre part, une terre hâtivement remuée, avec un casque, un fusil, quelques plantes des bois, une touffe de fougères essayant timidement de reprendre racine. Et partout, droite ou vacillante, une croix de bois, ou une croisée de baïonnettes rouillées. Sur toutes ces tombes, les leçons sont inscrites en lettres d'or et l'esprit n'a qu'à lire.

Où repose-t-il maintenant, notre frère ? (1) Rien de précis, hélas ! Les témoins qui n'ont pas partagé son sort sont prisonniers, quelque part en Allemagne. Il repose, sans doute, dans le « Secteur de l'île », au

(1) En Juin 1941, le Maire de Kernilis a été avisé que les restes de son fils, l'abbé Landuré, ont été identifiés, puis transférés dans le cimetière militaire de Pargny, à Blanzay (Ardennes).

milieu des hautes herbes qui cherchent à en effacer le souvenir — effacé dans la mort, comme il a voulu l'être dans la vie —. Il repose dans la grande nature, sans autre linceul qu'une capote en charpie qui a bu tout son sang, sans autre identité que celle qui se cache sous terre avec lui-même, sa custode, son cha-pelet, son bréviaire, mais dans la société de ce Dieu qui remplace au sein du combat tous ceux qui n'ont plus le droit d'enterrer leur fils.

Restera-t-il à son point de chute ? Ou bien, sera-t-il couché avec ses camarades de combat, dans un même champ funéraire, sous la morne lumière d'un phare ? Peut-être, mais qui sonderait l'avenir ?... Quoi qu'il en soit, le plus beau pèlerinage dont nous puissions l'honorer, c'est au fond de nous-même, avec l'image de lui qui ne peut pas périr.

Depuis qu'on ne se bat plus là-bas, sur les bords de l'Aisne, chaque jour j'ai trouvé le souvenir de l'abbé J. Landuré, chez les survivants de cette bataille. Ces hommes garderont longtemps la vision du prêtre héroïque et saint. Ils se souviendront longtemps dans leur vie de ce prêtre, sans l'ombre d'un vieillissement, plein d'une vie qui débordait sur les autres, comme un liquide enflammé ; un prêtre sans cesse émerveillé du Christ qu'il portait en lui et qu'il livrait aux autres, sans souillure et sans retouche. Ils se souviendront enfin de ce dernier signe de croix au-dessus de la tranchée, qui préludait aux grands sacrifices et bénissait la terre du dernier repos !

On n'a pas fini de parler de sacrifice à propos de tous ces enfants magnifiques à peine émergés de l'adolescence, qui ont fait de leur corps une « parcelle vivante du sol de nos frontières ». Et l'on aura raison ! Le sacrifice ? Il a été réel et dur, consenti et formulé, et pour ma part, je garderai dans mon cœur bien des

secrets et bien des exemples qui illumineront toute ma vie sacerdotale. Mais quand on parle de l'abbé Landuré, quand on l'a vu dans la tourmente voler vers les âmes, rallumer toutes ces mèches qui charbonnaient près de lui, accomplir son devoir jusqu'à l'holocauste, on pense avant tout au sens antique de sacrifice qui veut dire « consacré à ».

Prêtre, il était déjà « consacré ». Il était donc pour Dieu. Sous la mitraille, son âme s'est encore agrandie et épurée pour la grande Oblation. Sa volonté s'est encore mieux ajustée à la volonté divine, à ce point qu'il devenait inaccessible aux déceptions, aux vexations, aux chocs qui ébranlent les volontés ordinaires. Plutôt que de choisir son itinéraire de combat, il s'est laissé guider par le souffle de l'Esprit, par sa Force. Dieu a reçu son fidèle serviteur dans le geste qui embellit toute la vie et qui vaut peut-être mieux que la vie elle-même.

Chaque jour, au combat dans la tranchée qui tremble, l'abbé Landuré a charpenté sa croix avec une âme tranquille et lumineuse. Puis, un jour, quand Dieu l'a voulu, il est monté dessus avec une âme d'offertoire, et la Vierge a cueilli là son âme empourprée. Il a reconnu la Mère qui l'emportait vers le Souverain Prêtre, le Fils de Dieu, fils de Marie, et dans l'ascension ineffable, le cantique préféré du prêtre, tout-à-coup transposé en paroles d'éternité, a redit son amour et son admiration :

*Mère de Jésus, ô Vierge clément,
Si douce ! sur nous abaissez vos yeux.
Que vous êtes pure et resplendissante !
Que vous êtes belle, au plus haut des cieux !*

Ce prêtre cloué sur la croix et sur la terre de France, comme pour s'offrir en une messe sans terme

et sans cesse, n'est-il pas un exemple lumineux de sang et de gloire, qui nous transporte des ombres et des images dans la pleine vérité ?

« Tout ce beau soleil de jeunes qui se couche sur
» la terre, c'est une aube nouvelle qui se lève pour
» l'Eglise et pour la France. »

*Et demain, sur leurs tombeaux,
Les blés d'or seront plus beaux.*

Epilogue

*O mon Frère, tu mourus pour un grand rêve,
au sein de cette année, où, volontaire, ton élan t'avait jeté.*

*Et tu souffris, et tu frémis, le Jour venu,
et nous ne savons pas, pauvre victime délaissée sur le
dur sol que détrempait la rouge rosée de ta tête,*

*Ce que dût-être ton bref colloque avec le Père,
dans cet instant immense qui précéda l'envolée
de ton âme et l'âcre abandon de ton corps...*

*O mon Frère, la Mort qui tue n'a point tué nos cœurs,
et ne sépare que ce qui n'avait point de racines.*

*La mort ne peut atteindre en nous, je le sais, ce qui ne
meurt pas.*

*Et c'est pourquoi, nous pensons à toi,
qui disparus, mais n'es pas mort, voici sept mois.*

H. CHARASSON.

Pendant que j'écris ces lignes avec tout mon cœur d'ami, là-bas, dans le petit village de Kernilis, on se demande ce qu'est devenu le jeune prêtre de la dernière ordination.

Au début, on venait encore demander des nouvelles à la maison ; c'était une façon de témoigner sa sympathie ; puis, on a préféré s'abstenir pour respecter ce silence qui voulait tout dire.

« Aux cœurs blessés, l'ombre et le silence », nous dit-on. Et c'est vrai ! L'ombre et le silence s'installent d'eux-mêmes dans les âmes quand les yeux et la bouche d'un fils très cher se sont à tout jamais fermés... Que de fois, pauvres parents, vous avez vu cette ombre et entendu ce silence, qui suintent à travers toutes les choses au foyer ! Que de fois, vous vous les êtes expliqués, traduits, puisqu'ils étaient la seule manifestation de la présence, de la voix de votre fils.

Puis, vous avez voulu sentir une présence et une voix plus authentique. Vous avez voulu, pour toujours, avoir votre fils devant les yeux.

Ces quelques pages écrites par quelqu'un qui a passé son temps de guerre avec les mêmes émotions et le même idéal, donneront la réponse à toutes ces angoisses, qui, depuis deux mois, préparent ceux qui l'ont aimé, à la douloureuse nouvelle.

Tout ce que l'imagination a brodé autour de cette voix éteinte, se cristallisera désormais autour de ces feuilles. On aura reconnu cette physionomie qui n'avait rien de pâle. Le Christ l'avait modelé dans sa lumière. On aura vu une âme de prêtre jamais lassée de travailler pour son Christ, un apôtre faisant avancer

le règne de Dieu avec la douceur d'une aurore qui se lève.

Les morts irréparables sont toujours suivies d'une retraite. Ces pages seront la méditation de cette retraite : une sorte de consolation qui pleure et se cache au fond de la tristesse, l'ouate secrète des minutes éteintes, un repos dans le souvenir.

Et si quelqu'un, après cette guerre, répète encore le dicton qui ne cesse de frapper les murs de notre « Maison vide » : « On n'a rien fait pour les empêcher de passer ! » — « Personne n'a fait son devoir ! », qu'il tourne ces pages ! Qu'il entre dans la courte vie de ce prêtre et il verra se lever dans sa lumière toute une phalange de jeunes qui ont compris que le devoir « c'était tout perdre et ne rien gagner », se sacrifier jusqu'au sang, pour qu'un peuple vive.

Mohon, le 25 Décembre 1940.

A. M.

